

ROBERT RICARD,
DIRECTEUR D'ÉTUDES
A L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MAROCAINES

UN DOCUMENT PORTUGAIS
SUR
LA PLACE DE MAZAGAN
AU DÉBUT DU XVII^E SIÈCLE

Traduction française
avec introduction et commentaires.

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
pour le doctorat ès lettres,
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

PARIS
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, 13
1932



Digitized by the Internet Archive
in 2026

UN DOCUMENT PORTUGAIS
SUR
LA PLACE DE MAZAGAN
AU DÉBUT DU XVII^e SIÈCLE

ROBERT RICARD,
DIRECTEUR D'ÉTUDES
À L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MAROCAINES

UN DOCUMENT PORTUGAIS
SUR
LA PLACE DE MAZAGAN
AU DÉBUT DU XVII^E SIÈCLE

Traduction française
avec introduction et commentaires.

THÈSE COMPLÉMENTAIRE
pour le doctorat ès lettres,
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

PARIS
PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, 13
1932



A MONSIEUR GEORGES LE GENTIL,
Chargé du cours de langue et littérature portugaises à la Sorbonne,

en témoignage de respectueuse gratitude.

R. R.

INTRODUCTION

Le texte dont on trouvera plus loin la traduction française a été publié pour la première fois par M. Belisário Pimenta, à Lisbonne, en 1916, sous le titre de *Descrição da fortaleza de Mazagão (1615-1619) por D. Jorge de Mascarenhas*¹. Dans la note qu'il a mise en tête de son édition, M. Pimenta indique qu'il a établi son texte, en 1914, d'après la copie manuscrite qui fait partie du Codex 620 de la bibliothèque de l'Université de Coïmbre, et qui lui paraît être du début du xviii^e siècle². Cette copie est d'ailleurs extrêmement mauvaise, pleine de fautes et d'erreurs de toutes sortes, ce qui contribue à rendre encore plus obscur un texte déjà difficile en soi. Le titre que porte cette copie est le suivant :

1. Academia das Ciências de Lisboa. Separata do *Boletim da Segunda Classe*, vol. X, 29 p. Nous avons déjà signalé ce texte dans *Hespéris*, 1927, I, p. 41.

2. Le texte imprimé porte « dos comêços do século XVI » (p. 3), mais c'est une faute d'impression que M. Pimenta a corrigée sur l'exemplaire qu'il a eu l'obligeance de nous envoyer. Le Codex 620 de la bibliothèque de l'Université de Coïmbre est un recueil factice de documents variés qui porte comme titre au dos de la reliure : *Papeis Politic. Historic*. Notre texte occupe les f^{os} 208 à 217 inclus et continue ensuite — sans doute par suite d'une erreur de brochage — f^{os} 204 à 207 ; il finit au haut du f^o 207 r^o. Nous avons collationné avec le ms. le texte de M. Pimenta et nous indiquerons les points où notre lecture diffère de la sienne.

Discripção da fortalleza demazagão pera
 que seveya omodo como está fundada
 que couzahe
 feita pello conde
 osnor dom jorgemas
 carenhas governando
 esta villa.

Comme M. Pimenta, nous ne voyons aucune raison pour refuser au gouverneur de Mazagan D. Jorge de Mascarenhas la paternité que lui attribue la copie de Coïmbre. Il nous paraît donc nécessaire de donner quelques indications sur ce personnage.

*
* * *

Nous n'avons trouvé nulle part de renseignements sur la vie de ce gentilhomme avant sa prise de possession du gouvernement de Mazagan, qu'il occupa de 1615 à 1619, entre Henrique Correia da Silva et Braz Teles da Silva¹. Nous savons seulement qu'à cette date il avait le grade de *mestre de campo*². En rentrant de Mazagan au Portugal, il fut pris par des corsaires qui l'emmenèrent à Alger, où il fut racheté par les religieux de la Trinité. Il gouverna ensuite Tanger de 1622 à 1624. Puis il regagna le

1. Nous empruntons ces traits généraux de la biographie de Mascarenhas à la notice que lui a consacrée M. Affonso de Dornellas, dans sa préface à l'*Historia de la Ciudad de Ceuta* de Jerónimo de Mascarenhas, Lisbonne, 1928, p. xvii-xix. Toutefois, M. de Dornellas ne parle ni de la captivité de Mascarenhas à Alger ni de son gouvernement de Tanger.

2. Cf. la notice de D. Antonio Caetano de Sousa, *Historia Genealogica da Casa Real Portuguesa*, XI, Lisbonne, 1745, p. 691-693, et celle du *Diccionario Popular* de Manoel Pinheiro Chagas, VIII, Lisbonne, 1881, p. 267-268 (s. v. Montalvão). Ces deux notices, qui s'étendent surtout sur les onze dernières années de la vie de Mascarenhas, ne signalent pas son passage au gouvernement de Tanger.

Portugal, où il fut nommé comte de Castelo Novo et président de la Chambre de Lisbonne. Il remplit par la suite d'autres très hautes fonctions et fut comblé d'honneurs : en 1639, il était nommé vice-roi et capitaine général du Brésil, et en 1640 il recevait le titre de marquis de Montalvão. En 1641, quand il apprit la séparation de l'Espagne et du Portugal, il se déclara pour le Duc de Bragance. Les dernières années de sa vie furent malheureuses ; victime des intrigues de ses ennemis, il mourut prisonnier au Château S. Jorge, à Lisbonne, le 1^{er} janvier 1652.

C'est par Dan que nous connaissons la captivité de Jorge de Mascarenhas en Alger. On sait que le P. Dan (1580-1649), de l'Ordre de la Très Sainte Trinité, a laissé, outre son *Histoire de Barbarie et de ses Corsaires*, publiée pour la première fois à Paris en 1637, un travail manuscrit intitulé *Les illustres captifs* et conservé à la Bibliothèque Mazarine. Ce manuscrit, signalé et étudié d'abord en 1884 par Piesse et Grammont, qui en donnèrent les chapitres les plus intéressants¹, a été édité à Paris et Lyon, en 1892, par un confrère du P. Dan, le R. P. Calixte de la Providence². Dan consacre à Mascarenhas le chapitre xvii de son second livre³, qu'il intitule ainsi : « Georges Masca-

1. *Les illustres captifs*. Manuscrit du Père Dan analysé par MM. L. Piesse et H. D. de Grammont, Alger, 1884.

2. *Les plus illustres captifs ou recueil des actions héroïques d'un grand nombre de guerriers et autres chrétiens réduits en esclavage par les mahométans*. Manuscrit de la Bibliothèque Mazarine édité intégralement pour la première fois par le R. P. Calixte de la Providence, Religieux Trinitaire, 2 volumes, Lyon et Paris, 1892. Le P. Calixte n'explique pas pourquoi son titre diffère légèrement de celui de Piesse et Grammont.

3. C'est la notice CXLII du P. Calixte, tome II, p. 296-300. Nous suivons ici de préférence la brochure de Piesse et Grammont, qui reproduisent aussi ce chapitre xvii (p. 49-53) et dont le travail nous paraît plus fidèle que celui du P. Calixte.

reñas Portugais, Gouverneur de Mazagan en Afrique, captif en Alger avec sa femme, ses enfants et sa suite, tous racheptés par les religieux de l'Ordre de la S^{te} Trinité ». A dire vrai, ce chapitre, où l'on trouve des indications diverses touchant la biographie de Mascarenhas et sa famille, ne nous renseigne que de façon sommaire sur cet épisode de la vie du gentilhomme portugais. Celui-ci avait quitté Mazagan, en 1619, à bord d'un vaisseau où s'étaient embarqués également sa femme, ses enfants, ses domestiques, et « quelque soldatesque », dont l'*almocadem* António Gonzalves Cotta¹ ; ils approchaient de Lisbonne quand ils rencontrèrent des vaisseaux d'Alger qui s'étaient aventurés dans l'Atlantique. Le bâtiment portugais n'était pas assez rapide pour leur échapper et Mascarenhas fut obligé de se rendre avec les siens, après une courageuse défense. Ils furent tous emmenés en Alger, où la populace leur fit la réception que l'on devine. Mais, s'agissant d'un personnage si considérable, il était évident que cette situation ne pouvait durer bien longtemps ; Mascarenhas trouva l'occasion d'écrire à Philippe III, ses parents et ses amis intercédèrent auprès du Roi en faveur de ce fidèle serviteur, et le souverain recommanda tout spécialement Mascarenhas et sa famille aux Trinitaires portugais qui se trouvaient alors à Alger, le P. António da Cruz et le P. André de Albuquerque. Le P. Albuquerque les racheta, les ramena en Espagne, où ils débarquèrent à Valence, et Mascarenhas alla à Madrid remercier le Roi et lui rendre compte de son gouvernement de Mazagan. Philippe III jugea d'ailleurs qu'il méritait une compensation, et le 13 mars 1622, après l'avènement de Philippe IV, Mascarenhas s'embarquait à

1. Ce détail est fourni par le *Discurso da Jornada de D. Gonçalo Coutinho a villa de Mazagão*, etc., Lisbonne, 1629, f^o 33 v^o.

Tarifa pour aller prendre le gouvernement de la place de Tanger¹.

Son gouvernement ne fut marqué par aucun événement d'importance, mais il fut heureux dans l'ensemble. Il remporta quelques avantages sur les Maures des environs, repoussa avec succès les assauts du marabout El Ayachi, que les textes portugais appellent Laexe², et, si l'on met à part un petit revers dû à son imprudence, il montra en toutes choses, dit l'historien de Tanger Meneses, « une grande activité et une grande intelligence, et qu'il était digne du poste qu'il occupait, et des autres postes encore plus importants qu'il occupa par la suite ». Néanmoins, il n'occupa ces fonctions qu'un peu plus de deux ans; on nomma son successeur avant que la durée habituelle du gouvernement eût expiré. Meneses attribue la chose à des plaintes que quelques-uns adressèrent au Roi, et qui lui paraissent tout à fait injustifiées. Il n'est pas invraisemblable que Mascarenhas ait fait des mécontents parmi les habitants de Tanger, car il semble avoir été d'un caractère assez rude avec ses subordonnés, et il montre en particulier, dans la *Descrição*, un grand mépris pour les habitants de Mazagan : quand il parle des informations que donnent ceux-ci, il les qualifie de « confuses » (§ 1); il insinue qu'ils ne sont pas tous amis de la bonne réputation du gouverneur (§ 19); il s'élève contre l'habitude qu'ont quelques-uns de combattre les Maures aux retranchements,

1. Pour le gouvernement de Mascarenhas à Tanger, nous suivons Fernando de Meneses, *Historia de Tangere*, Lisbonne, 1732 (voir Appendice V), Livre III, § 53-56 (p. 133-138). Meneses donne quelques détails supplémentaires, dont nous ignorons la source, sur la prise de Mascarenhas par les corsaires barbaresques. Il dit (§ 53, p. 133) que, lors du combat avec les Turcs, deux vaisseaux qui l'accompagnaient l'abandonnèrent, qu'un de ses fils fut tué, et que son fils aîné Francisco fut blessé. Il ajoute que le rachat coûta 32 000 *cruzados*.

2. Cf. plus loin la *Description*, § 9.

et déclare que c'est le fait de personnes peu expérimentées (§ 8); et, d'une façon générale, il critique avec violence la manière dont certains habitants de Mazagan conçoivent la guerre contre les Maures : être partisan de tendre des embuscades aux indigènes dans le territoire de Mazagan, c'est se laisser guider par le caprice et non par la raison (§ 21); penser — opinion fort répandue dans la place — qu'il est très dangereux d'aller attaquer les Maures chez eux est une idée pour laquelle il n'a pas assez de sarcasmes (§ 22); et il met au point avec une aigre précision ce que l'on dit ordinairement sur les Almogavares (§ 33).

Au reste, dans notre texte, cette sévérité revêt le plus souvent un caractère quelque peu comique. Il faut d'ailleurs observer que Jorge de Mascarenhas avait le droit de parler haut et lui rendre cette justice que son gouvernement ne fut troublé par aucun événement malheureux, résultat que l'on ne juge pas si méprisable quand on réfléchit à ce qu'était alors la situation de Mazagan. Il réussit même, au début de 1619 — c'est-à-dire vers la fin de son gouvernement — à jouer un rôle d'une certaine importance dans les affaires intérieures du Maroc. On sait qu'un certain Yahia ben Abdallah s'était révolté contre le chérif saadien Moulay Zidân, et le 5 janvier 1619 Jorge de Mascarenhas apprit par un informateur indigène que le Chérif avait été battu au cours d'une bataille qui avait duré deux jours, et qu'il avait dû se réfugier à Safi avec ses femmes et ses enfants¹. Mascarenhas réunit son Conseil,

1. Nous suivons ici principalement les documents portugais publiés par M. de Castries, *Procès-verbaux des Conseils tenus à Mazagan par D. Jorge Mascarenhas* (janvier 1619) et *Lettre de Jorge Mascarenhas à Philippe III* (4 février 1619) dans les *Sources Inédites*, 1^{re} série, France, III, Paris, 1911, IX, p. 20-43, et X, p. 44-50. Voir aussi Gonçalo Coutinho, *Jornada*, f^{os} 49-50, et Luis Maria do Couto de Albu-

et décida d'envoyer à Safi un émissaire, Francisco Dias Faleiro, pour dire au Chérif la part qu'il prenait à son malheur et lui proposer le rachat des captifs portugais qu'il détenait; il pensait que le besoin d'argent où devait forcément se trouver Moulay Zidân faciliterait cette négociation. Le Chérif le remercia de ses condoléances, lui apprit qu'il venait de remporter une victoire sur ses ennemis, déclara qu'il était disposé à rendre les prisonniers contre rançon, et lui demanda de lui faire parvenir de la poudre et des munitions. Le 12 janvier, Mascarenhas réunit de nouveau son Conseil pour délibérer sur la lettre de Moulay Zidân; puisque les secours que celui-ci demandait n'étaient pas destinés à la guerre contre les Chrétiens, on décida de lui envoyer trois ou quatre quintaux de poudre, et du plomb; Francisco Dias Faleiro, qui était chargé de ce soin, avait ordre également d'engager le Chérif à venir à Mazagan avec sa famille; en même temps, le fils du gouverneur, D. Francisco de Mascarenhas, fut désigné pour aller à Safi racheter et ramener les captifs. Il va sans dire que tout cela se faisait par voie de mer. Ces négociations, qui paraissaient bien engagées, échouèrent en partie : Moulay Zidân, dont les affaires allaient mieux, refusa l'hospitalité qu'on lui offrait à Mazagan¹, et D. Francisco de Mascarenhas ne put racheter que dix captifs, cinq cavaliers, quatre « écoutes » et un Français, père d'un marin de la caravelle de service à Mazagan.

Au sujet du gouvernement de Mascarenhas à Mazagan se pose un petit problème chronologique. Couto de Albuquerque écrit qu'il gouverna de 1615 à 1619² : lui-même,

querque da Cunha, *Memorias para a historia da praça de Mazagão*, Lisbonne, 1864, p. 62-63.

1. Cf. *Sources inédites*, *ibid.*, p. XLIII-XLIV.

2. *Op. cit.*, ch. ix (p. 62-63).

dans la *Descrição*, parle de son triennat, et comme on voit, par plusieurs détails, qu'il la dicta ou l'écrivit après son gouvernement de Tanger, il est impossible de penser que ses fonctions furent prorogées d'une façon soudaine et imprévue. Nous savons par ailleurs que c'était la durée normale des gouvernements des places d'outre-mer. La difficulté vient d'une part de ce que Dan déclare que Mascarenhas prit ses fonctions en 1613, d'autre part de ce que Mascarenhas lui-même fait allusion aux combats qu'il dut soutenir à Mazagan contre El Ayachi. Or on écrit généralement que El Ayachi harcela Mazagan de 1604 à 1614, qu'en 1614 il fut révoqué de ses fonctions de caïd d'Azemmour, et qu'après une expédition contre La Mamora, la même année, il aurait vécu dans la retraite jusqu'en 1621¹. Par ailleurs, la valeur du témoignage de Mascarenhas ne peut être mise en doute. Puisqu'il est certain qu'il eut à combattre El Ayachi, qu'il ne resta à Mazagan que trois ans, et qu'il y était encore au début de 1619, ainsi que le prouvent les documents de la collection des *Sources Inédites*, on est obligé d'un côté de rejeter la date de 1613 donnée par Dan, d'un autre de retarder d'un an la retraite d'El Ayachi et de la placer en 1615; on sait du reste que la chronologie des historiens musulmans est médiocrement sûre. Il faut ajouter que les autres gouverneurs de Mazagan qui eurent affaire à El Ayachi furent les prédécesseurs de Mascarenhas, de 1604 à 1614, et son fils Francisco de Mascarenhas, qui fut tué dans une embuscade par El Ayachi en 1640. Or il est manifeste que notre texte ne peut être attribué à ce dernier; d'autre part, aucun des officiers qui gouvernèrent Mazagan de 1604 à 1614 ne fut également, par la suite, gouverneur de Tanger;

1. Cf. *Rabat et sa région*, I, p. 65, et III, p. 74 sq.

seul Jorge de Mascarenhas remplit ces conditions, et, du reste, les allusions qu'il fait à son gouvernement de Tanger suffiraient à dissiper tous les doutes sur ce point¹.

*
* *

Le texte que nous traduisons se compose de deux parties d'inégale étendue et assez nettement distinctes. La première est une description de la place de Mazagan, avec des indications sur l'artillerie, la garnison, les fonctionnaires et les officiers, les cultures des environs, et la pêche. La seconde, ce sont des instructions — ce qu'on appelait exactement un *regimento* — élaborées par Jorge de Mascarenhas pour celui de ses nombreux fils qui deviendrait un jour gouverneur de Mazagan. Sans être affirmatif sur ce point, nous sommes porté à croire que la description qui vient en tête n'est pas de Mascarenhas lui-même. Ce serait une espèce de « chapeau », d'introduction, ajoutée après coup pour faciliter l'intelligence du texte aux lecteurs ignorants de ce qu'était Mazagan. Le titre *Discripção*, etc., ne s'applique proprement qu'à cette introduction, et serait de l'auteur même de l'introduction. Il va sans dire que nous ne pouvons préciser ni par qui ni quand ce « chapeau » aurait été ajouté. Il est probable cependant que l'addition fut faite assez tôt, en tout cas avant la séparation de l'Espagne et du Portugal en 1640, puisque l'on voit au § VIII qu'au moment où cette introduction fut rédigée, Mazagan et

1. Il n'est pas absolument impossible que Mascarenhas ait vécu à Tanger bien avant d'aller gouverner Mazagan ; dans les *Registos paroquiais da Sé de Tanger* (I, Coïmbre, 1922, p. 90), nous relevons un Dom Jorge Mascarenhas, témoin d'un mariage en 1598. Dans un acte de 1623 figure d'ailleurs « Dom fr^{co} Mascarenhas f^o-d^o capitão general dom jorge mascarenhas » (p. 229). Nous dirons plus loin pourquoi nous pensons que la *Descrição* de Mascarenhas est postérieure à son gouvernement de Tanger.

Tanger étaient encore rattachées à l'évêché de Ceuta. Quoi qu'il en soit, il nous semble que cette description ne fait point corps avec le reste du texte. Il y a en outre une légère contradiction entre un passage de la description et un passage du *regimento*. La description (§ VIII) fait observer que, lorsque les Maures viennent ravager les cultures qui entourent la place, « cela leur coûte toujours beaucoup de tués et de prisonniers, et ne nous cause aucun dommage ». Le *regimento* constate le même fait (§ 35), mais il blâme l'habitude qu'avaient certains gouverneurs de laisser des hommes en embuscade la nuit, dans les cultures, afin de surprendre les Maures qui viendraient les ravager ; la description, au contraire, semble considérer ce principe comme excellent.

La seconde partie est, disions-nous, un *regimento*, où Jorge de Mascarenhas a essayé de faire passer toute son expérience militaire et politique. Ce n'est pas un cas unique : lorsque, en 1523, le gouverneur d'Arzila D. João Coutinho dut aller au Portugal à l'occasion de la mort de son père, il confia le commandement à son neveu D. Manuel de Meneses, qu'il fit venir d'Azemmour à cet effet : avant de partir, il lui donna tous les conseils nécessaires sur la conduite de la guerre, parcourut avec lui le territoire, lui montra les postes des vedettes, et le pria de ne rien faire sans consulter un certain nombre de personnes expérimentées qu'il lui désigna : sous forme de conversations, d'indications orales, il lui laissa en somme un *regimento* analogue à celui que D. Jorge de Mascarenhas établit pour son fils¹. A la fin de l'*Historia de Tangere* de D. Fernando de Meneses, on trouve de même un *regimento* établi par l'almo-

1. Sur cet épisode de l'histoire d'Arzila, cf. David Lopes, *História de Arzila*, Coïmbre, 1924, p. 250.

cadem Braz Fernandes Couto ; il contient des indications sur la manière dont il faut poster et répartir les vedettes et dont il faut faire la guerre dans la région de Tanger. Il est du reste d'un caractère beaucoup plus étroitement technique que celui de Jorge de Mascarenhas ; en outre, il est bourré de toponymes, et comme ceux-ci sont presque tous des toponymes uniquement portugais, inventés par la garnison pour son usage exclusif, et par conséquent impossibles à identifier aujourd'hui, il est presque entièrement inintelligible ¹. Nous ne savons si ce *regimento* de Braz Fernandes Couto rendit des services réels. Les deux autres furent d'une inefficacité lamentable. A Arzila, D. Manuel de Meneses oublia les conseils de son oncle et les promesses qu'il lui avait faites, entreprit une expédition contre l'avis de ses lieutenants, et périt dans une embuscade avec la plus grande partie de ses hommes. A Mazagan, le fils de Dom Jorge, Francisco de Mascarenhas, qui avait été nommé gouverneur le 10 novembre 1635 et qui était entré en fonctions le 11 novembre 1636, se laissa attirer par El Ayachi dans un guet-apens où il perdit la vie, le 11 avril 1640 ².

Il n'est pas aisé de déterminer la date à laquelle D. Jorge de Mascarenhas mit sur pied son *regimento*. Certains passages donnent l'impression d'avoir été écrits à Mazagan même ; il lui arrive de dire « ici » ou « cette place-ci » pour désigner la ville. Mais il parle aussi (§ 1) de la fin de ses

1. C'est pourquoi nous avons jugé inutile de le traduire en appendice ; dans de pareilles conditions, une traduction n'aurait pas été, pour le lecteur français, beaucoup plus compréhensible que l'original portugais. On trouvera celui-ci aux p. 284-295 de l'*Historia* de Meneses.

2. Cf. J. Goulven, *La place de Mazagan sous la domination portugaise*, Paris, 1917, p. 84 sq., et Affonso de Dornellas, *loc. cit.*, p. xix-xx. Voir également Fr. Francisco de San Juan del Puerto, *Mission historial de Marruecos*, Séville, 1708, p. 450-451.

trois années de gouvernement comme quelqu'un qui écrit quelque temps après ; d'autre part, les termes qu'il emploie au sujet de Tanger (§ 11 et 25) font penser qu'il avait déjà gouverné cette dernière ville au moment où il s'exprimait ainsi. D'après ce que dit Mascarenhas lui-même au début de son *regimento*, nous inclinons à croire qu'il commença vers la fin de son séjour à Mazagan à réunir les éléments de son petit travail et en particulier à dresser la carte qui y était jointe. Sa captivité à Alger, son gouvernement de Tanger l'empêchèrent de l'achever immédiatement. Ce serait en 1624 seulement, après son retour au Portugal, qu'il aurait eu le loisir de donner à ses instructions leur forme définitive¹.

On retrouve dans le *regimento* de Mascarenhas le vocabulaire technique habituel aux Portugais des places marocaines. Il est évident que la garnison ne pouvait vivre perpétuellement enfermée dans la forteresse ; il était nécessaire de sortir pour travailler aux cultures qui s'étendaient autour de la ville, pour aller prendre de l'eau, pour couper du bois, pour faire paître le bétail de la place, voire pour chasser. La préoccupation essentielle des gouverneurs, c'était donc d'assurer la sécurité dans le territoire, ou *campo*², qui environnait la place ; pour cela on commençait par le reconnaître, *descobrir* — que nos anciens textes traduisent tout bonnement par « découvrir »³ — ; si l'on n'avait

1. Nous avons signalé la présence d'un D. Jorge de Mascarenhas à Tanger en 1598, mais rien ne prouve qu'il s'agisse du nôtre ; ni le nom ni le prénom n'étaient rares. D'ailleurs, Meneses ne signale pas que Mascarenhas ait été à Tanger avant son gouvernement.

2. Le terme correspond dans une certaine mesure à celui de *banlieue* qu'emploient aujourd'hui notre Service des Affaires Indigènes et nos Contrôles Civils.

3. Dans la zone espagnole du Maroc, on employait encore, avant la pacification, le verbe *descubrir* ou l'expression *hacer la descubierta* pour désigner l'opération qui consistait tous les matins à parcourir et à reconnaître les environs des postes.

point vu d'ennemis, on établissait les vedettes, *atalayas*, dans leurs différents postes, *postos*, qui étaient fixes. Lorsque le territoire avait été ainsi reconnu et que les vedettes étaient à leurs postes, on disait que le *campo* était sûr, *seguro*, et l'ensemble de ces opérations se désignait par le verbe *segurar*¹. Pour faciliter ce travail de reconnaissance et de sécurité, le *campo* était généralement divisé en secteurs, ou *terços*. Le danger permanent était celui des embuscades, soit que l'on y tombât en reconnaissant le *campo*, soit que des Maures cachés eussent échappé aux cavaliers chargés de la « découverte », soit enfin que des ennemis eussent réussi, après la reconnaissance, à pénétrer dans le territoire en trompant la vigilance des *atalayas*. Le mot *cilada* (écrit souvent *silada*) désignait à la fois l'embuscade en général, le fait de se mettre en embuscade, l'endroit propice à l'embuscade, et enfin la troupe embusquée ; il y avait dans les environs de Mazagan un certain nombre d'endroits particulièrement propres aux embuscades, et que tout le monde connaissait, à tel point que dans certains cas le sens du mot était complètement usé, et qu'on l'employait comme on aurait employé les mots *outeiro*, colline, *poço*, puits, *rio*, rivière, *aldeia*, village, etc..., pour désigner un endroit précis. Un phénomène analogue se produisit pour le mot *melhora*, qui dans nos textes signifie proprement situation favorable, avantageuse du point de vue militaire : on voit Mascarenhas en arriver à parler de la *melhora do mar*, de la *melhora de fora*, de la *melhora de dentro*. Tendre une embuscade se disait *armar uma cilada*, ou absolument, *armar* ; de là le mot *armadilha*, à peu près synonyme de *cilada* : *gente de armadilha*, ce sont des ennemis en embus-

1. Service tout à fait analogue à celui qu'on appelle du même mot, sécurité, en zone française, *seguridad*, en zone espagnole, dans les régions mal pacifiées.

cade. Parfois les Maures se présentaient en petit nombre et s'arrangeaient pour se faire poursuivre par les Portugais jusqu'à un endroit où était cachée une troupe importante qui s'élançait contre ceux-ci à l'improviste ; on donnait le nom de *recontro* à cette réserve embusquée. Les Portugais ne restaient d'ailleurs pas toujours sur la défensive ; de temps à autre, soit à titre de représailles, soit pour se procurer du butin et des captifs, ils faisaient des incursions, ou *entradas*, chez les indigènes ; cela s'appelait aussi *entrar*. Mais on employait plus fréquemment, pour désigner ces razzias ou ces *raids*, le verbe *correr*, et les substantifs *correria* et *corrida* : dans les anciens textes français, nous trouvons « courir » avec le même sens. Les soldats qui y participaient s'appelaient *corredores*, et ils étaient généralement précédés d'éclaireurs nommés *cortadores*, le verbe *cortar* ayant le sens d'explorer le terrain. On n'entreprenait ces incursions qu'après s'être soigneusement renseigné sur la situation des Maures ; on envoyait pour cela des espions que l'on appelait *escutas*. On donnait d'ailleurs également ce nom à des soldats qui jouaient un rôle analogue à celui des *atalayas* et des *cortadores*¹.

*
* * *

Pour rendre en français le *regimento* de Mascarenhas, le traducteur se heurte à de très grandes difficultés. Elles sont dues à la fois à l'état de la copie et au texte lui-même. Mascarenhas était sans doute un bon politique et un excellent soldat ; il n'avait aucun talent d'exposition. Il y a dans son *regimento*, assurément, un effort pour classer et

1. Les éclaireurs étaient aussi appelés *atalhadores*, le verbe *atalhar* ayant le même sens que *cortar*. Cf. David Lopes, *História de Arzila*, p. 68-69.

ordonner les idées; mais, si l'on excepte la division générale en trois points, cet effort est resté à peu près infructueux. Du reste, on a l'impression que Mascarenhas n'a pas écrit son *regimento*, mais qu'il l'a dicté : et il a dicté comme il parlait, et souvent en s'abandonnant aux caprices de sa pensée ou aux associations d'idées les moins logiques; de là ces bavardages, ces parenthèses perpétuelles, ces phrases inachevées, ces brusques changements de construction, ces ruptures, ces reprises et ces répétitions qui rendent le texte si confus. Il faut ajouter que le secrétaire auquel il dictait n'était sans doute guère lettré, et que le copiste du XVIII^e siècle ne l'était pas davantage; entre la pensée, déjà incertaine, de Mascarenhas et nous se sont donc interposés deux intermédiaires incapables qui l'ont encore embrouillée; c'est à eux évidemment qu'il faut attribuer ces omissions et ces déformations qui pullulent dans notre texte et qui rendent obscurs quelques passages, ainsi que le dit avec indulgence M. Pimenta¹. Une autre difficulté tient à notre ignorance de la toponymie portugaise des environs de Mazagan; cette difficulté est analogue à celle qui se présente pour le *regimento* de Tanger, mais elle est moindre, parce que les toponymes sont beaucoup moins nombreux. Seulement, elle est également insurmontable par suite de la perte de la carte que Mascarenhas avait dressée (§ 1) et qui aurait été un document d'une valeur inestimable. Sans doute, la plupart des toponymes mazaganais, Rochinha, Carapetal, Lagedo, Sidi Ami, Boafe, Mogomil, plaine de Lathês, Facho da Serra, etc., se retrouvent dans la très rare et très précieuse relation d'un des successeurs de Masca-

1. En fait, le texte est sinon obscur, du moins difficile presque d'un bout à l'autre. C'est pourquoi sans doute M. Pimenta a jugé préférable de le reproduire de façon purement mécanique, si l'on peut dire, sans essayer de l'interpréter.

renhas, D. Gonçalo Coutinho, publiée à Lisbonne en 1629 sous le titre de *Discurso da jornada de D. Gonçalo Coutinho a villa de Mazagão*; mais ce texte ne permet pas davantage de les identifier avec sûreté¹. Un opuscule du XVIII^e siècle, la *Relaçam do grande e admiravel choque que teve o presidio de Mazagam, em 28. de Outubro proximo passado com os Mouros da sua fronteira* (Lisbonne, 1755), comporte une petite carte de la place et des environs avec des renvois numérotés; mais ces numéros ne correspondent pas au texte. La carte a été manifestement empruntée à un autre ouvrage, qui nous est malheureusement resté inconnu.

Il est évident que, dans de pareilles conditions, le traducteur ne peut s'astreindre à une exactitude scrupuleuse. S'il suit le texte de trop près, sa traduction risque d'être aussi confuse et aussi obscure que l'original, et de rester d'un secours médiocre. Ayant affaire à un texte qui n'a aucune valeur littéraire et dont l'intérêt est purement documentaire, c'est surtout à la clarté et à l'intelligibilité, nous semble-t-il, qu'il doit viser. Plutôt que de suivre le texte pas à pas, nous nous sommes donc efforcé principalement de débrouiller et de dégager la pensée de Mascarenhas et, une fois que nous l'avions bien saisie, de la présenter au lecteur français sous la forme la plus compréhensible. On jugera peut-être que nous avons trop souvent expliqué au lieu de traduire. Une explication claire nous a paru préférable à une concision inintelligible. Nous ne nous dissimulons pas d'ailleurs que la clarté à laquelle nous sommes parvenu est très relative. Cela tient à ce que trop de passages, même avec beaucoup

1. On peut en dire autant de la lettre de Luis de Loureiro, au ch. v du Liv. II de Fr. Luis de Sousa, *Annaes de ElRei Dom João Terceiro*, éd. Herculano, Lisbonne, 1844, p. 364-367, dans laquelle on retrouve quelques toponymes maza-ganais.

de bonne volonté, restent à demi insaisissables, cela tient aussi à ce qu'un grand nombre de phrases, pour être clarifiées, auraient dû être bouleversées de telle façon que la traduction n'aurait plus rien eu de commun avec l'original. Or, si l'exactitude scrupuleuse nous apparaissait impossible, nous ne voulions pas non plus tomber dans une fantaisie déréglée.

Nous avons, en particulier d'après Mocquet et la traduction française de l'*Histoire des Chérifs* de Diego de Torres, repris quelques anciens mots (découvrir, courir, écoutes, etc...), pour traduire des mots portugais (*descobrir, correr, escutas*, etc...), dont nous ne trouvions pas les équivalents dans la langue actuelle.

Enfin, nous avons divisé le texte en paragraphes, numérotés en chiffres romains pour la description, en chiffres arabes pour le *regimento* proprement dit.

Nous tenons à exprimer notre très vive gratitude à M. David Lopes, à M. Georges Le Gentil et à M. Pierre de Cenival, qui ont bien voulu nous communiquer de précieuses observations sur le texte qui faisait l'objet de notre travail.

DESCRIPTION DE LA FORTERESSE DE MAZAGAN

OU L'ON VERRA CE QU'ELLE EST
ET DE QUELLE FAÇON ELLE EST CONSTRUITE,
FAITE PAR LE SEIGNEUR COMTE DOM JORGE MASCARENHAS,
GOUVERNEUR DE CETTE VILLE

[DESCRIPTION.]

I. — Cette forteresse de Mazagan est construite sur roche vive. Elle est tout entière dans la mer. Elle est entourée d'un fossé qui a 150 emfans de large¹ et par pleine mer une hauteur d'eau de plus de 3 brasses. Par l'écluse peuvent entrer des navires de cinquante et de soixante tonneaux, et des galiotes ; plus de quatre-vingts navires de ce tonnage peuvent trouver place à l'intérieur du fossé. Il y a ordinairement à l'intérieur dudit fossé une grande quantité de poisson.

II. — Les murs de la forteresse ont à l'intérieur 50 emfans de haut et à l'extérieur plus de 60, sans compter la profondeur du fossé. Le mur a 50 emfans de large. Il comporte trois rampes par où des voitures peuvent y monter, et elles passent les unes à côté des autres sans aucune gêne².

1. L'emfan équivalait à peu près à 0^m,22. Cette largeur représente donc environ 33 mètres. M. Goulven (*Mazagan*, p. 142) donne 159 emfans, soit environ 35 mètres, et Agostinho de Gavy de Mendonça (*Historia do Cerco de Mazagão*, Lisbonne, 1607, ch. 11, éd. de Lisbonne, 1890, p. 30. Voir Appendice II), 156 emfans. Les chiffres de notre description sont évidemment arrondis.

2. M. Goulven (*ibid.*) donne les mêmes chiffres que notre texte. Mendonça donne également les mêmes pour la hauteur intérieure du mur et pour sa largeur (p. 30). M. Afonso de Dornellas (*A proposito do 5º Centenario da tomada de Ceuta e do 4º*

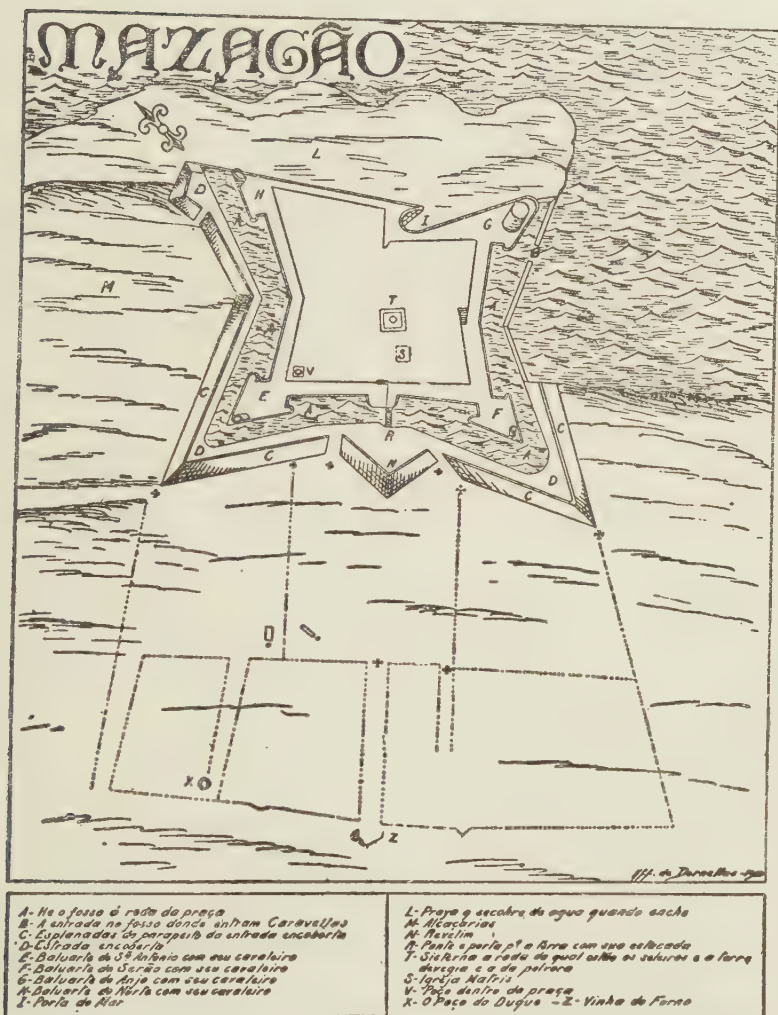
III. — De mer à mer, la ligne complète des lices a 2 244 brasses. Les retranchements des chemins, avec les traverses ¹, ont 4861 brasses, et ceux des demi-lunes de pierre, sauf ceux du chemin couvert et de la petite demi-lune, 991 brasses. Ce qui fait un total de 8096 brasses ².

IV. — Il y a à l'intérieur de la forteresse une citerne, la plus grande que l'on connaisse aujourd'hui. Elle repose sur vingt-cinq très grosses colonnes, dix à fût carré et quinze à fût

da morte de Affonso de Albuquerque. Documentos varios — II, A Praça de Mazagão, Lisbonne, 1913, p. 9-10) a publié un plan de Mazagan dont on trouvera ici une reproduction et qui est conservé dans le Cod. 740 de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne ; il est vraisemblablement de la seconde moitié du xvii^e siècle ; l'explication qui accompagne ce plan donne pour la largeur du mur 51 emfans, dont 9 pour le contre-mur et 15 pour le parapet (13 chez M. Goulven, p. 142) ; pour la hauteur au-dessus de l'eau elle donne 62 emfans, et pour la hauteur intérieure 5, qu'il faut évidemment lire 50. Elle signale aussi, comme M. Goulven, quatre rampes et non pas trois.

1. Nous suivons ici le texte de M. Pimenta, qui imprime : « trauezes contados » (p. 4). Cependant, cette lecture ne nous paraît pas absolument sûre ; on pourrait lire aussi bien *coutadas*. Dans ce cas, il faudrait traduire : les retranchements des chemins, des traverses et des pâturages. Sur ces pâturages, voir plus loin, p. 30. — Un peu plus bas, M. Pimenta imprime : « e o Rebelim pequeno » (p. 4). En fait, l'article *o* ne figure pas sur le ms.

2. Il s'agit ici de tout le système extérieur de fortification qui protégeait Mazagan et que l'on retrouvait, semble-t-il, dans toutes les autres places portugaises du Maroc. Cf. David Lopes, *História de Arzila*, p. 70, et Meneses, *Historia de Tangere*, p. 41. Sur les lices de Mazagan, cf. Goulven, *Mazagan*, p. 151-152. Lices et retranchements, les premières servant fréquemment à fermer les seconds, avaient surtout pour but d'empêcher la cavalerie ennemie de manœuvrer. On les refaisait ou on les rétablissait sans peine et rapidement lorsque les Maures les avaient détruits (cf. *Sources Inédites*, 1^{re} Série, France, III, p. 21). Sur ce mode de protection, cf. Mendonça, p. 32. A Mazagan, le système comportait un certain nombre de demi-lunes, dont il sera question dans le texte, et qu'il ne faut pas confondre avec la petite demi-lune ou la demi-lune du milieu, qui protégeait le pont-levis et l'entrée de la place du côté de la terre (voir le plan). Tout cet ensemble de fortifications extérieures était sous le contrôle du *vedor das obras*, et c'est sous sa direction que les ouvriers refaisaient les retranchements, quand il y avait lieu (cf. *Sources Inédites*, 1^{re} série, France, III, p. 21) : au début de 1619, ce fonctionnaire était Rui Dias da Veiga. — Il y avait en somme un double système de fortification : l'enceinte même de la place (avec la petite demi-lune ou demi-lune du milieu) et les retranchements extérieurs. Ces détails sont d'une grande importance pour l'intelligence du *regimento*.



Plan de la place de Mazagan à la fin du xvii^e siècle (Bibliothèque Nationale de Lisbonne, Cod. 740, fol. 38), tiré de A. de Dornellas, *A Praça de Mazagão*, Lisbonne, 1913.

rond, qui forment six nefs¹. De forme carrée, elle a 170 empan de long et 155 de large. Il s'y trouve ordinairement de 7 à 8 empan d'eau. Chaque empan représente 1 000 tonneaux ; pendant le siège, la population de la forteresse, qui s'élevait à 5 000 âmes, en but fort largement durant plus de quatre mois, et cependant l'on ne consumma qu'un empan d'eau².

V. — Il y a dans les cinq bastions 30 grosses pièces de bronze, sans compter les six qui sont dans les casemates le long de l'eau du fossé, et celles des courtines de l'enceinte et de la porte de la Ribeira, qui sont 30, ce qui fait en tout 66. Mais la forteresse a besoin de beaucoup plus³.

1. M. Pimenta (p. 5) donne : « nauas ». Mais il signale en note que, sur le ms., le second *a* du mot paraît corrigé en *e*, bien que de façon peu claire. L'examen du ms. nous a confirmé l'exactitude de cette observation. Il faut évidemment lire « naues ».

2. Il s'agit du fameux siège de 1562. Mais les chiffres de la description sont excessifs. D'après Mendonça, qui cite aussi le fait (p. 31), la population s'élevait seulement à plus de 3 000 âmes ; le siège ne dura d'ailleurs qu'un peu plus de deux mois (cf. Goulven, *Mazagan*, p. 23 sq.), du 4 mars au 7 mai 1562. — Pour la citerne, Mendonça donne les mêmes dimensions que la description : l'« explication » du plan publié par M. de Dornellas donne 152 empan de long sur 140 de large. M. Goulven a donné un plan et une description de cette fameuse citerne (*Mazagan*, p. 226-228. Voir aussi *Le Cercle des Doukkala*, Paris, 1917, p. 395-396 et fig. 76) ; M. Vergilio Correia l'a également décrite dans sa conférence sur Mazagan (*Lugares Dalém*, Lisbonne, 1923, p. 53 sq. et fig. 10), mais il n'a vu que vingt colonnes, douze carrées et huit rondes. En réalité, il y en a bien vingt-cinq, mais douze à fût rond et treize à fût carré (et non pas 10 et 15, comme dit Mascarenhas). M. Goulven (*Mazagan*, p. 139 et p. 145-146) veut que cette construction ait été d'abord une salle d'armes et qu'elle n'ait été transformée en citerne qu'en 1541. Mais ce n'est là qu'une hypothèse ; aucun texte ne la confirme, car M. Goulven n'a pas bien compris l'inscription de Luis de Loureiro, qu'il a d'ailleurs traduite d'après un texte manifestement défectueux (p. 232-234). Comme le fait observer M. Correia (p. 58), cette inscription déclare que l'enceinte du château primitif fut transformée en citerne, l'enceinte et non la salle. M. Correia incline à croire que cette salle fut d'abord un énorme grenier à blé ; ce n'est qu'une hypothèse aussi, mais elle semble plus recevable que celle de M. Goulven, si l'on se rappelle avec lui l'importance de la question du blé dans la politique portugaise chez les Doukkala (cf. sur ce point *Hespéris*, 1927, II, p. 244 et n. 2).

3. A l'époque où écrivait Mendonça, la place devait en compter à peu près le même nombre (p. 30) ; l'« explication » du plan publiée par M. de Dornellas n'en donne plus que 50. Elle parle aussi de pièces placées dans les casemates, au ras de l'eau du

VI. — Il y a dans la ville plus de 700 maisons, à étages pour la plupart, avec des terrasses, des fenêtres et des portails de pierre. Elle a quatre églises, l'église paroissiale avec un curé, quatre chapelains du roi, un prédicateur et un proviseur, et les autres, qui sont A Misericordia, Nossa Senhora da Luz et São Sebastião, sans compter la chapelle de Santo Antonio do Socorro et celle de l'Ange Gardien, qui sont toutes deux près du mur¹.

VII. — La ville a deux cents cavaliers et cinq cents fantassins payés par le trésor public, tous expérimentés et courageux dans la guerre, cinquante artilleurs, quarante ouvriers et plus de trois cents personnes, femmes et enfants, qui sont les veuves et les orphelins de ceux qui sont morts à la guerre pour Sa Majesté, sans compter les invalides et les vieillards qui

fossé. Les cinq bastions dont il est question ici sont le bastion do Governador, qui protégeait la porte de Terre, à peu près au milieu de l'enceinte, du côté du Sud-Ouest, le bastion de Santo Antonio à l'Ouest, le bastion do Norte, le bastion do Anjo à l'Est, et le bastion do Serrão au Sud. Ce sont les noms les plus courants : on les trouve sur le plan de M. de Dornellas, et dans la description d'un char (procession du Corpus Christi, 17 juin 1677) représentant la ville, également reproduite par lui (*loc. cit.*, p. 7). Mais ces appellations ont varié ; Mendonça nomme les quatre bastions d'angle São Pedro (Ouest), São Sebastião (Nord), Santiago (Est), et Santo Espirito (Sud) (p. 28). La porte da Ribeira doit être la porte des Bœufs, qui servait au passage du bétail et qui fut fermée en 1562 ; elle se trouvait au milieu de la courtine, sur le côté Nord-Ouest (cf. Mendonça, p. 31). Il y avait deux autres portes, la porte de la Mer, sur l'Océan, vers le Nord-Est, et la porte de Terre au Sud-Ouest, du côté de la campagne. Sur les bastions et les portes, cf. Couto de Albuquerque, *op. cit.*, p. 5-7, et Goulven, *Mazagan*, p. 140-142.

1. Sur les églises de Mazagan, cf. Goulven, *Mazagan*, p. 148-149 et p. 216-218. L'église paroissiale était l'église de l'Assomption qui existe encore aujourd'hui (Goulven, p. 225-226 et fig. 23, 24, 25, et Correia, *op. cit.*, p. 61-62, fig. 11 et 12) ; on a retrouvé en grande partie l'église Saint-Sébastien (*ibid.*, p. 231 et fig. 26, et Correia, fig. 13). M. Goulven signale en outre huit chapelles, mais il ne précise pas à quelle date. Celle que la description appelle de Santo Antonio do Socorro et que nous n'avons trouvée mentionnée nulle part ailleurs est peut-être la chapelle de Nossa Senhora da Penha de França, située au bastion Saint-Antoine. Dans les procès-verbaux publiés par M. de Castries (*Sources Inédites*, 1^{re} Série, France, III), on voit le curé et le proviseur prendre une part importante à une des délibérations (p. 28).

Le chiffre de 700 maisons paraît excessif ; l'« explication » de M. de Dornellas ne parle que de 360 feux, « porem casas pequenas », ajoute-t-elle.

passent ordinairement de quarante¹. Au service de la forteresse sont attachées une caravelle et deux grosses barques qui peuvent contenir l'une soixante-dix, l'autre vingt-cinq personnes². La ville a en outre un médecin, un chirurgien et deux barbiers, deux capitaines d'infanterie, deux *alferes*, deux sergents, deux surveillants pour les deux compagnies³, un *almotacel*, un auditeur, un juge des orphelins, un *adail*, un *almocadem*, deux procureurs du peuple, un pilote pour mouiller les navires, deux maréchaux ferrants, un connétable, un *contador* gentilhomme, avec un secrétaire des comptes et un secrétaire de l'*almoxarifado*, un *almoxarife*, un secrétaire de recrutement⁴, deux secrétaires publics, un *alcaide*, un huissier, un *alcaide* de la mer⁵, deux prisons, sans compter une tour où

1. Sur la garnison de Mazagan, cf. Goulven, *Mazagan*, p. 191 sq. En 1769, elle comptait 600 fantassins, un peu plus de 200 cavaliers et 45 artilleurs. L'« explication » de M. de Dornellas donne 550 hommes et 70 chevaux.

2. Dans les procès-verbaux publiés par M. de Castries (*Sources Inédites*, 1^{re} Série, France, III), il est question de la « fragata pequena » (p. 22).

3. Il s'agit des deux compagnies d'infanterie. En 1769, les 600 fantassins formaient 6 compagnies.

4. Le texte porte « hũ escriuão da meorticolla », qu'il faut évidemment lire « matricolla » (= matricula).

5. On remarquera le désordre de cette énumération, qui n'est d'ailleurs pas complète. Il nous a paru préférable de laisser en portugais les titres de plusieurs de ces officiers ou fonctionnaires, qui n'ont pas d'équivalent exact en français. Sur leurs attributions, cf. Couto de Albuquerque, *op. cit.*, ch. xxiii, p. 163 sq., Goulven, *Mazagan*, p. 186 sq., Meneses, *Tangere*, p. 38-40, et David Lopes, *História de Arzila*, p. 62 sq. Le texte de Meneses est particulièrement précieux ; on le trouvera traduit plus loin. M. Lopes l'a d'ailleurs utilisé, car les places portugaises du Maroc étaient organisées à peu près toutes de la même façon. On le suivra de préférence à M. Goulven, qui semble avoir commis des erreurs et des confusions. L'*alferes* était primitivement, comme on sait, le porte-drapeau ; on voit par le texte qu'il y en avait un par compagnie d'infanterie, avec le capitaine, le sergent et le surveillant, ce dernier chargé de l'appel et du contrôle. L'*almotacel* était chargé de fixer le prix des denrées et de vérifier les poids et mesures (cf. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, *Un manuel hispanique de hisba*, Paris, 1931, p. v-vi). L'*adail* était l'adjoint du gouverneur pour les choses militaires (sur le mot *adail*, cf. *Sources Inédites*, France, 1^{re} Série, I, p. 160, n. 1) ; il dirigeait spécialement les sorties contre les Maures, au cours desquelles l'*almocadem* guidait les troupes. Le connétable commandait l'artillerie. Le *contador*, administrateur en chef, était le premier fonctionnaire de la ville après le gouverneur. L'*almoxarife* dirigeait le ravitaillement. L'*alcaide* gouvernait

l'on enferme aussi quelques privilégiés, tels que nobles, gentilshommes et gens de qualité. Il y a un *alcaide mór*¹. Il y a deux maîtres d'armes. Il y a un hôpital pour héberger les pauvres et les étrangers. Il y a trois gardiens de la douane.

VIII. — On récolte dans l'enceinte des retranchements, bien que l'on n'ensemence que la moitié du terrain, jusqu'à 300 muids² d'orge et de fèves ; il y a de grandes melonnières, beaucoup de jardins potagers, et plus de vingt enclos, qu'on appelle *quintas* : beaucoup d'entre eux ont mille pieds de vigne, sans compter d'énormes treilles et d'autres arbres dont la grandeur est remarquable. Pareille chose se passe en plein cœur de la Berbérie. On garde ces cultures jour et nuit, les armes à la main ; à cet effet, il arrive souvent que certains de nos hommes dorment au dehors. Quand les Maures viennent les ravager, cela leur coûte toujours beaucoup de tués et de prisonniers, et ne nous cause aucun dommage³. Aussi la dîme de cette

la citadelle, et l'*alcaide do mar* s'occupait de tout ce qui se rapportait au port. Les procès-verbaux publiés par M. de Castries (cf. l'introduction) nous donnent le nom du *contador*, João Gomes de Lemos, de son secrétaire, Salvador Ruiz do Couto, et de l'*adail*, António Gil Lobato, au début de 1619. Les fonctions de secrétaire des comptes, celles de secrétaire de l'*almoxarifado* et celles de secrétaire du recrutement étaient parfois assurées par une seule et même personne, comme le prouve un document mazaganais publié par le regretté Pedro de Azevedo, dans *Revista de História*, 1916, p. 328.

1. On est quelque peu étonné de trouver ici mention de l'*alcaide mór*, d'autant plus qu'il est déjà question de l'*alcaide* dans la phrase précédente. Peut-être y avait-il à Mazagan comme à Arzila un *alcaide mór* et un *alcaide menor*, celui-ci n'étant que l'adjoint de celui-là.

2. *moios* ; le *moio* équivalait à 828 litres d'après Moraes (s. v.) ; c'est exactement la quantité qu'une meule, *mó*, peut moudre, *moer*, en un jour (H. Brunswick, *Dicionario da antiga linguagem portuguesa*, Lisbonne, s. d., s. v.). Par la loi du 26 janvier 1575, le roi Sébastien avait fixé définitivement le *moio* à 60 *alqueires* (Costa Lobo, *História da sociedade em Portugal no seculo XV*, Lisbonne, 1904, p. 263 et p. 269-270), en prenant pour base l'étalon de Lisbonne ; or l'*alqueire* de Lisbonne équivalait à un peu moins de 14 litres.

3. Gavy de Mendonça dit que tous les ans le « roi de Maroc » faisait démolir les tranchées et ravager les cultures de Mazagan (p. 161). A Arzila aussi, les Portugais se livraient à des cultures analogues et il se passait des incidents du même genre (cf. Lopes, *História de Arzila*, p. 323 sq.). Pour Mazagan, voir encore Goulven, *Mazagan*, p. 151. — On remarquera que cette dernière phrase est difficilement

place rapporte-t-elle à l'évêque plus que les villes de Tanger et de Ceuta réunies¹.

IX. — La campagne est très fertile en herbes et en arbres, et très riche en gibier. Il y en a durant toute l'année, et on en rapporte à la place une si grande quantité que fréquemment, au cours des famines, la population s'est nourrie de ce que l'on rapporte, particulièrement de² petites dattes, de palmiers-nains et de beaucoup d'autres plantes de la campagne, et de coquillages de la côte. Le gibier, ce sont des lions, des sangliers, des chacals, des lièvres, des perdrix en grand nombre, des oiseaux de passage, des pigeons et en hiver grande quantité de tadornes³.

X. — La baie et la côte donnent une grande quantité de poisson. En été, on pêche dans la baie et on prend de ce poisson migrateur appelé *tazarte*⁴ et des chiens de mer. Cette

conciliable avec les observations finales de Mascarenhas (§ 35); c'est une des raisons qui nous font considérer cette description comme un « chapeau » ajouté après coup et qui n'est pas de Mascarenhas.

1. Mazagan et Tanger furent rattachées à l'évêché de Ceuta jusqu'à la séparation de l'Espagne et du Portugal en 1640 (cf. Mascarenhas, *Historia de Ceuta*, p. 17, et Goulven, *Mazagan*, p. 209). Sur les évêques de Ceuta, cf. le travail de M. de Dornellas, dans ses *Elementos para a história de Ceuta*, Lisbonne, 1923, p. 193 sq. D. António d'Aguiar aurait été évêque de Ceuta du 10 avril 1614 au 9 août 1632.

2. *de* (ms.) manque dans Pimenta devant *algazes* (p. 6).

3. On s'explique sans peine que les Portugais aient été fréquemment tentés de se débander pour chasser, comme le signale plus loin Mascarenhas (§ 12). Cette fâcheuse habitude n'était d'ailleurs point particulière aux gens de Mazagan. Cf. p. ex. B. Rodrigues, *Anais de Arzila*, II, Lisbonne, 1920, p. 250-251. Sur les lions, cf. *Hespéris*, 1927, II, p. 240, n. 1. Les histoires de lions de Le Gendre (*Sources Inédites*, France, 1^{re} Série, III, p. 714-717) sont de la même époque que le gouvernement de Mascarenhas à Mazagan.

4. Góis, à propos d'Azemmour, parle aussi de ces poissons qu'on appelle *tazartes* (*Crónica de D. Manuel*, III, ch. 47, éd. Teixeira de Carvalho et David Lopes, Coïmbre, 1926, tome III, p. 164). Le mot paraît bien d'origine berbère; mais il est employé aussi en castillan, sous la même forme, et, d'après le mémoire d'un spécialiste italien, le Dr Stassano, relatif à la pêche sur les côtes atlantiques du Sahara, il désigne le *Pelamys unicolor*. Geoff. (cf. P. Alcalá Galiano, *Santa Cruz de Mar Pequeña. Pesquerías y comercio en la costa N. O. de Africa*, Madrid, 1900, p. 278-279): le Dr Stassano range en effet le *tasarte* parmi les poissons migrants.

quantité est telle que, si l'on avait des filets et des pêcheurs, on en chargerait des navires. Sur la côte on trouve un grand nombre de pagres, de petits congres, de merlus et de beaucoup d'autres espèces de poissons. A l'époque où le mauvais temps ne permet pas aux bateaux de sortir en mer, on pêche des quatre côtés de la forteresse, je veux dire du mur ; et il y a tout contre elle par basse mer un grand nombre de bordigues, qu'on appelle *pesqueiras*¹, et qui sont recouvertes par la marée montante de telle façon que, lorsque la mer baisse, elles restent d'habitude pleines de poissons que l'on tue au harpon. On y trouve aussi à marée basse une très grande abondance de coquillages, tels que lépas, oursins et moules, d'une grandeur remarquable, des langoustes, des murènes et de petits congres de rocher dont on rapporte en hiver des quantités remarquables².

1. Cet usage des bassins littoraux s'est conservé, et les indigènes les appellent *bechkiras*, que M. Goulven considère avec raison comme une déformation du mot portugais *pesqueira*, signifiant, ajoute-t-il, « lieu de pêche » ; en fait, on voit par notre texte que *pesqueira* avait à Mazagan une signification très précise, et que *bechkira* a conservée.

2. Sur les poissons de la côte atlantique du Maroc, cf. Goulven, *Doukkala*, p. 169, et surtout Louis Brunot, *La mer dans les traditions et les industries indigènes à Rabat et Salé*, Paris, 1920, p. 176 sq. Voir aussi A. Gruvel et E. Antraigues, *L'industrie des pêches sur la côte occidentale du Maroc*, Paris, 1927. On pourra en général comparer cette description à celle de Gavy de Mendonça, à laquelle nous avons déjà renvoyé et dont on trouvera plus loin la traduction.

OBSERVATIONS
QUE J'AI FAITES SUR LA MANIÈRE
DONT IL FAUT FAIRE LA GUERRE A MAZAGAN

[REGIMENTO.]

1. — Pendant les journées où les armes me laissaient respirer de la fatigue qu'elles m'avaient causée, vers la fin de mes trois années de gouvernement — période pendant laquelle l'expérience m'a instruit de ce qu'est d'habitude la guerre à Mazagan, et m'a permis de dégager moi-même, avec une attention et un soin tout particuliers, les enseignements qu'elle fournit, soit en combattant dans les retranchements et les demi-lunes, soit en parcourant notre territoire et en faisant des incursions dans celui d'Azemmour et des Arabes —, je me suis décidé à mettre en ordre quelques conseils relatifs à la guerre telle qu'on la fait dans cette place et à la manière dont les capitaines doivent s'y comporter. A cela je n'ai pas été poussé par des motifs de présomption, bien éloignés de ceux qui m'ont fait agir; car je ne recherche pas une vaine gloire. J'ai seulement considéré que j'ai beaucoup de fils, et que l'un d'entre eux pouvait me succéder au commandement de cette place; et j'ai voulu qu'il puisse, avec plus de certitude de succès, diriger ses efforts et s'épargner le pénible travail de tâcher à se former en ces matières auprès des autres, et par les informations confuses que donnent les habitants de ce pays. En réfléchissant à ce travail, je résolu, et cela ne me coûta

pas peu de peine ¹, à en rendre les débuts plus faciles, de la façon suivante : outre les observations, et les principaux éléments de cette guerre, ainsi que les instructions à suivre dans tous les territoires, j'ai dressé une carte où se trouvent la place, les demi-lunes, les retranchements, les pâturages et le territoire, de même que celui d'Azemmour et des Arabes, avec les chemins, les sentiers, les postes, les embuscades et les positions favorables, démonstration vivante qui pourra lui apprendre ce que l'expérience de tout ce qui est montré là m'a enseigné. Je ne traiterai donc pas, à propos de cette guerre, de bataillons de soldats savamment rangés, chose impossible avec le peu de gens que compte la garnison ; je ne traiterai pas non plus de la question des bivouacs, car il n'y a pas lieu à cela. Mais je montrerai comment le peu de monde qui s'y trouve, avec du courage et de l'adresse, pourra l'emporter sur les ennemis qui nous attaquent ordinairement, bien que ceux-ci soient fort nombreux et emploient une foule de stratagèmes très astucieux.

2. — Cette guerre de Mazagan se fait d'habitude contre les habitants d'Azemmour et les Arabes ², gens courageux et habiles les uns et les autres dans les choses militaires, telles que tendre une embuscade, courir le territoire, choisir des positions favorables, se garder avec le plus grand soin sans laisser passer aucune négligence de notre part. En général, ils ont l'esprit rusé et fertile en stratagèmes, sont vaillants dans

1. « não com pequeno meu », dit le texte ; il manque ici vraisemblablement un mot, très probablement « trabalho », dont la disparition s'explique par une espèce de haplographie, le mot se trouvant déjà une ligne plus haut.

2. Les Arabes, c'est-à-dire les Bédouins, les nomades qui vivaient dans l'arrière-pays de Mazagan et qui appartenaient à la confédération des Doukkala, par opposition aux citadins d'Azemmour. On verra d'ailleurs par la suite que le vocabulaire de Mascarenhas en cette matière n'est pas très fixe. En cela, il ne diffère pas des auteurs d'autres textes relatifs à Mazagan. C'est ainsi que la *Relação da batalha* etc. de 1753 (voir Appendice IV) dépeint les *Alarves* comme des barbares d'une force extraordinaire, de peau presque noire, et pires que des bêtes fauves, qui vivent dans la brousse, du côté de la Guinée et de la Mina (p. 4). La *Relação da grande victoria* etc. de 1754 (voir le même appendice) les décrit de façon analogue, et précise que ce sont des pasteurs nomades.

les escarmouches, et surtout — c'est ce qui m'a le plus frappé chez eux — pleins de prudence dans la faiblesse : ils la dissimulent en effet sous une attitude ambiguë, par des gestes et des paroles grâce à quoi ils laissent entendre qu'ils ont la force nécessaire. De même, ils cachent leur puissance sous des visages mélancoliques et des rires qu'ils font paraître contraints. Ils sont extrêmement attentifs à dissimuler leurs desseins et à épier ceux des autres ; très durs aux fatigues, ils supportent d'un visage égal toutes sortes d'adversités, car ils se fondent sur cette croyance erronée qu'à la naissance de chaque homme Dieu écrit sur sa tête ce que sera sa destinée. Ils sont par conséquent d'un caractère plein de superbe, et ils se gonflent d'arrogance et de vanité. Ils sont encore superstitieux à l'extrême, opiniâtres, cruels, vindicatifs, entêtés dans leur fausse religion, prompts à violer leurs promesses, et, malgré toute leur présomption, flatteurs dans leurs discours, enfin extraordinairement barbares dans la férocité avec laquelle ils jouissent de leur victoire si on tombe entre leurs mains. Étant tels et par nature et par principe, ils supportent difficilement notre voisinage ; car, outre le mal que nous leur faisons, ils disent qu'en nous combattant ils obéissent à un précepte essentiel du Qoran. Et comme ils en ont tant d'occasions, puisqu'ils jouissent à loisir de ce que nous recherchons par nécessité, et qu'au moindre appel ils sont rejoints par les habitants d'une foule de douars¹ dispersés dans les environs et du même naturel, il est nécessaire que le Capitaine agisse avec tant de soin dans les choses de la guerre qu'il ne vienne pas à regretter les grandes commodités qu'ils ont déjà pour lui faire du mal.

3. — Avant tout, il vous faut savoir que les Maures ont

1. *aduar*, douar, groupe de tentes, qu'il ne faut pas confondre avec *adixar* (ar. *dchar*), qui désigne au contraire les villages de sédentaires. Cf. la description de l'Anonyme portugais, dans *Sources Inédites*, 1^{re} Série, France, II, p. 254-255, B. Rodrigues, *Anais de Arzila*, éd. D. Lopes, I, Lisbonne, 1915, p. 112, n. 2, et David Lopes, *História de Arzila*, p. 103.

coutume de venir nous attaquer tous les ans en trois occasions. Ce sont les *harkas* qui se distinguent le plus par l'originalité des stratagèmes et le nombre des combattants. En cet appareil, ils nous attaquent donc avant les semailles ou bien quand celles-ci sont terminées ou enfin lorsque la récolte est faite. Ce sont en effet les époques où ils sont le moins occupés et où ils ont les meilleurs chevaux. Ils nous attaquent aussi quand il y a des marabouts parmi eux, avant ou après leur Ramadan, qui est leur Carême. Quand la guerre est dirigée par les marabouts, il faut la redouter encore bien davantage, et elle est la plus cruelle et la plus inhumaine que l'on puisse voir¹, même parmi les nations les plus barbares et les plus féroces qui prennent les armes en ce bas monde. En effet, comme les marabouts ne pensent qu'à voir la cause de Mahomet bien servie, ils ne consentent pas qu'un prisonnier, quel qu'il soit, échappe à la mort. Pour cette raison, il faut les craindre plus que tous les autres, et aussi parce que les Maures sont plus ardents au combat. En effet, comme ils sont superstitieux et attachés à l'observation de leur religion, ils accordent tant de crédit aux lettres par lesquelles ces *fkis*² trompeurs les appellent à la guerre que, outre leur sauvagerie et leur obstination naturelles, ils se ruent à qui mourra le premier et ira jouir au ciel des récompenses que ceux-ci leur promettent dans leurs écrits³.

4. — Ces moments exceptés, il est rare que des troupes

1. « posa » (p. 9). Il nous semble qu'on pourrait mieux lire « pasa », « qui arrive », ce qui, du reste, ne modifie pas sensiblement la signification du texte.

2. « faqueres ». Cf. Fr. João de Sousa, *Vestigios da lingua arabica em Portugal*, Lisbonne, 1789, s. v. faquir.

3. D'après Chénier, quand Mazagan était occupé par les Portugais, beaucoup de Marocains remplaçaient le pèlerinage de la Mekke par quelques décharges de mousqueterie contre la place (*Recherches Historiques sur les Maures*, Paris, 1787, III, p. 35). Cf. aussi les observations de Mouette, dans *Sources Inédites*, 2^e série, France, II, p. 194. « Mazagan comme Ceuta était entouré de camps de Moudjahadin qui assiégeaient la place pour obtenir le mérite de la Guerre Sainte. Ces camps étaient : Fahs Oulad Douib, Fahs Tikni, Fahs Kebir. Ce dernier est peut-être celui qui porte le nom de Fahs ez-Zemmour » (Note de M. de Castries conservée à la Section Historique du Maroc).

nombreuses se réunissent pour courir notre territoire, sauf lorsque quelque caïd, chargé de percevoir l'impôt¹, vient en passant voir de près cette place, soit qu'il en ait reçu l'ordre expressément, soit par goût personnel pour les choses de la guerre, et sauf lorsqu'il y a des marabouts, ainsi qu'il a été dit. En dehors de ces circonstances², la plupart des indigènes qui se réunissent sont des Arabes d'Azemmour, du district du caïd d'Azemmour. Ils ont l'habitude de courir notre territoire à presque toutes les conjonctions de la lune, et, bien qu'ils se trompent sans cesse et très souvent dans ce calcul, ils renforcent le crédit, l'adoration et le respect dont ils sont l'objet ; et ces *harkas* se multiplient conformément à l'humeur et au goût des caïds³.

5. — Pour mettre plus de clarté dans mes observations sur cette guerre, il m'a paru bon de les diviser en trois points, qui en résument tout l'essentiel, à savoir : ou bien les Maures viennent à dessein nous attaquer aux retranchements ; ou bien ils sont signalés, il semble qu'ils viennent avec des intentions hostiles, et nous leur dressons une embuscade dans notre territoire ; ou bien, ayant appris par des informateurs indigènes ou par d'autres moyens bien contrôlés qu'ils sont inférieurs en force, nous faisons une incursion et une razzia sur leur territoire. Sur ces trois points, je dirai les conclusions auxquelles je suis parvenu au cours de mon triennat, en me battant avec eux, en leur dressant des embuscades et en courant le territoire d'Azemmour comme celui des Arabes, et comment l'on peut éviter le mal que produisent d'habitude toutes les choses

1. « algũ Alcaide de garrama ». Il faut noter que ce mot de *garrama* a donné en portugais le verbe *garramar*, que l'on trouve par exemple chez Fr. Luis de Sousa, *op. cit.*, p. 65 et p. 291.

2. C'est-à-dire quand il ne s'agit pas de grandes *harkas* formées de gens recrutés dans tous les environs.

3. Phrase dont nous n'avons pas trouvé une traduction satisfaisante. Nous livrons à la sagacité du lecteur le texte portugais : « ...lhedobião ocredito, adoração e Respeyto eestas alarcas seameudão conforme os humores ecuriosidade dos Alcaides ». M. Pimenta imprime par erreur « aestas alarcas » (p. 9), ce qui rend le texte encore plus difficilement intelligible.

signalées plus haut. J'indique en même temps la méthode qu'il faut y suivre pour obtenir le résultat le plus honorable qui soit possible.

Premier point.

6. — Premièrement, vous devez apprendre que, lorsque des Maures se trouvent rassemblés pour courir la place et forment une forte troupe, ils ont coutume, avant de pénétrer sur notre territoire, de se réunir, d'enrôler des gens et de s'organiser en un des trois points suivants ¹, à savoir, à la noria de Gregório, près de Tequenim ², ou au moulin de Bombatão Velho, ou aux puits des Medãos ³, tous endroits où ils trouvent de l'eau en abondance, car c'est la principale chose qu'ils cherchent pour faire camper leurs troupes, autant pour l'usage ordinaire des hommes et des chevaux que pour leurs vaines cérémonies et prières. Avant d'engager le combat, ils ont en effet l'habitude de se laver ; l'eau les purifie de leurs fautes passées, dont chacun se confesse auparavant à soi-même.

7. — Avant de pénétrer dans notre territoire, ils ont l'habitude de dresser des embuscades à l'extérieur pendant quelques jours : ils attendent quelque relâchement ou désordre de notre part. Si cela ne sert de rien, ils entrent et s'établissent dans leurs embuscades jusqu'à ce qu'ils parviennent à combattre ou que, ayant été signalés, ils se montrent et se retirent. Car

1. M. Pimenta imprime : « Sendo que seya gente groça ou hũa de tres partes se soem yuntar etc. » (p. 10), ce qui est très obscur. En réalité, après « gente groça », il faut lire « em » et non « ou ».

2. M. Pimenta imprime « teq.... uenim » et signale qu'il y a ici un trou dans le papier. Le mot paraît cependant complet ; Tequenim est un point des environs de Mazagan que nous n'avons pu identifier, mais dont il est question à plusieurs reprises dans notre texte, et que Góis signale également, sous la forme Terqueneijm (IV, ch. 39, t. IV, p. 98).

3. *Medão*, augmentatif de *medo*, dune. Ce point n'a pas été identifié, encore qu'il soit fréquemment cité dans les textes, plus généralement d'ailleurs sous la forme *os Medos*. Peut-être s'agit-il des dunes qui s'étendent sur le bord de la mer, entre Mazagan et Azemmour.

beaucoup de gens réunis de cette manière, sans solde, avec peu d'eau, et encore moins d'approvisionnements, à tel point que chacun, en général, doit se suffire à lui-même, il est évident qu'ils ne peuvent rester plus de huit jours dans notre territoire — sauf si c'est à la saison des herbes ; alors ils s'en nourrissent, eux et leurs chevaux.

8. — Dans ces occasions, je tiens pour fort dangereux le principe de combattre aux retranchements. Et je me déclare hostile à la règle générale des anciens, que quelques personnes peu expérimentées recommandent encore aujourd'hui de suivre, en disant que c'est seulement dans les retranchements que nous pouvons combattre avec les Maures. Cette règle ne repose sur aucune base sérieuse, car on ne réfléchit pas à l'époque où il y avait lieu de l'appliquer : c'était quand on se battait avec des Arabes qui venaient nous attaquer sur des juments et des chevaux, sans selles, armés d'arbalètes, de bâtons durcis au feu et de frondes, et qui étaient si barbares que, lorsqu'ils étaient entrés — comme il arrivait fort souvent — au milieu des retranchements, des chemins et des lices, la faiblesse de leur armement nous conférait en face d'eux toute la supériorité et tous les avantages que peut avoir une troupe expérimentée et bien armée sur des soldats novices et sans armes. Mais comme aujourd'hui¹ leur principe, c'est qu'aux retranchements il faut amener tout ou rien, et que pour cela ils ont recours à la plupart des tribus que l'on voit sur la carte, c'est-à-dire les tribus de Xarquia, d'Abda, de la rive au-delà d'Azemmour et de Temesna², grâce à quoi ils réunissent 1 500 tireurs à pied et à cheval, sans parler d'une autre grande foule de gens, je tiens pour témérité de vouloir combattre avec eux. Car, outre leur haine du nom chrétien et leur passion à faire la guerre sainte contre les Chrétiens — guerre dans laquelle, comme j'ai dit, ils sont cruels à l'extrême — dans ces occa-

1. « yye » (Pimenta, p. 11). Il faut lire « oye ».

2. Sur les tribus de la région d'Azemmour et de Mazagan, voir le très important chapitre de Góis, III, 47 (t. III, p. 164 sq.).

sions, ils usent d'opium¹, produit qui leur insuffle un courage téméraire et fortifie encore ces âmes naturellement dures et obstinées. Quand ils arrivent, en proie à cette excitation, et encouragés en même temps par leur grand nombre — car, à ces moments-là, ceux qui nous attaquent sont pour le moins 4 à 5 000 — je conseillerai à tout capitaine d'éviter autant qu'il lui sera possible de combattre avec eux dans les retranchements. En effet, outre qu'il prolonge ainsi la durée de son crédit et qu'il épargne la vie de ses soldats, il obtient ce résultat que les Maures, furieux que l'on ne réponde pas comme ils le désirent à leurs attaques (chose qui les vexe fort), renoncent bien souvent à se mettre en si grands frais pour un si maigre résultat.

9. — Et si, par les renseignements que j'ai dits plus haut, on soupçonne la venue de ces gens, ce sera une mesure heureuse que d'emmener des éclaireurs de l'extérieur qui voient les endroits susdits, et battent les chemins du Juanal, et par celui de l'aldée de Vieira² et de Guinguim gagnent les Medãos, et de là donnent avis de ce qu'ils auront vu. Il sera bon aussi que d'autres éclaireurs voient le territoire d'Azemmour, car dans celui-ci les ennemis peuvent rester cachés un plus grand nombre de jours, parce qu'ils se réfugient dans la ville et font boire leurs chevaux à la rivière. Si aux dits points qu'ils doivent battre la nuit, les éclaireurs remarquent des traces³, entendent des bruits de voix ou aperçoivent des lumières, c'est un signe certain qu'il y a des ennemis en campagne, je

1. « Anfiam ». Ce mot, qui, d'après le R. P. Lammens (*Remarques sur les mots français dérivés de l'arabe*, Beyrouth, 1890, p. 4. Cf. aussi João de Sousa, *op. cit.*, s. v. anfião, et Dozy et Engelmann, *Glossaire des mots espagnols dérivés de l'arabe*, p. 191), se rattache à l'arabe *afioân* et au grec ὀπίον, désigne proprement l'opium, mais ici il s'agit peut-être d'un mélange d'opium et de kif.

2. Peut-être ce Fernão Vieira qui se distingua lors du siège de 1562 (Mendonça, p. 48). Dans les environs de Safi, il y avait de même un figuier d'Afonso Anes (*Sources Inédites*, 1^{re} Série, France, I, p. 122).

3. Diego de Torres rappelle « que les Chrestiens mettent huit clouds aux fers, et les Maures n'en mettent que six » (*Histoire des Chérifs*, tr. fr., Paris, 1636, ch. v, p. 13).

veux dire des ennemis qui préparent des embuscades. S'ils rendent compte qu'il y a des ennemis en campagne, ce sera une mesure heureuse de n'occuper que les retranchements, et encore avec beaucoup de précautions, en avertissant les soldats d'être vigilants et de rester armés, prêts à toute éventualité. Il est nécessaire que les deux compagnies ¹ aillent toutes deux aux demi-lunes pour reconnaître, mais que l'une d'elles ne les quitte pas. Les lices doivent être munies de leurs barres, les pièces pointées sur l'entrée des chemins, et l'ordre donné au connétable qu'il y ait ² sur les bastions des artilleurs avec leur boute-feu à la main. S'il y a attaque contre les retranchements, ce sera, dans ces circonstances, une mauvaise décision que de sortir des demi-lunes, car, sous la protection de notre artillerie, nous ne pouvons pas y recevoir grand mal, mais en faire beaucoup aux Maures, quel que soit le nombre de ceux qui nous attaquent. Dans le cas où l'on sortirait des demi-lunes, il sera bon que les troupes se réorganisent dans la demi-lune du milieu et sur le chemin couvert, et d'abandonner la demi-lune de la Cruz et celle de la Bomba, pour que les ennemis y entrent et que du mur les pierriers puissent les décimer avec leurs boulets carrés, ce que je dis par l'expérience du jour où Laexe est venu combattre contre moi aux retranchements ³.

1. Cf. plus haut § VII.

2. « que esteyão » est deux fois dans le texte.

3. Pour bien comprendre cette manœuvre, voir le plan, et se reporter à la note du § III. Il faut nettement distinguer la demi-lune du milieu des demi-lunes qui faisaient partie du système de retranchements. — Laexe est la transcription habituelle, dans les textes portugais, du nom du fameux marabout El Ayachi ; cependant, on trouve la forme Laez dans la « Relation d'une sortie des troupes de Tanger » (1630) traduite par M. de Castries (*Sources Inédites*, France, 1^{re} Série, III, p. 275 sq.) ; Jerónimo de Mascarenhas (*Historia de Ceuta*, p. 21) l'appelle Cid Mahamet el Ajaig. Sur ce personnage bien connu, cf. Meneses, *Historia de Tangere*, p. 134, p. 145 sq. et p. 166 ; Auguste Cour, *L'établissement des dynasties des Chérifs au Maroc*, Paris, 1904, p. 161 sq. ; Edmond Doutté, *Merrakech*, Paris, 1905, p. 130-132 (la référence à Dan, *Histoire de Barbarie*, est à compléter ainsi : p. 206-207, p. 219 et p. 259) ; *Sources Inédites*, France, 1^{re} Série, III, p. 187 sq. et p. 572 sq. ; Mohammed el Qâdiri, *Nachr el-Mathâni*, dans *Archives Marocaines*, vol. XXI (1913),

10. — Et comme il arrive bien souvent que les Maures pénètrent dans notre territoire par des chemins inconnus, à des heures tout à fait insolites et en profitant de tous les avantages, afin de n'être pas aperçus de nos éclaireurs, et que, les éclaireurs étant revenus sans avoir trouvé leurs traces, on sorte de la place sans se garder, ainsi que je fis le jour où ils vinrent combattre avec moi aux demi-lunes, et qu'il y ait bataille au moment où l'on est en train de découvrir, je veux vous signaler une chose qui n'a pas moins de prix que les autres ; elle est même plus importante que beaucoup de celles que m'a enseignées l'expérience de ce jour-là et d'autres jours, au prix de bien des coups de canon et des coups de lance de côté et d'autre : c'est que, si dans cette conjoncture le Capitaine se trouve dans la ville ou la demi-lune, il doit s'informer, avant d'en sortir, de l'endroit où a lieu le combat et quelle partie du territoire on avait déjà découverte. Si les Maures attaquent aux retranchements, il ne sortira pas des demi-lunes, comme il a déjà été dit. Dans le cas où le territoire aurait déjà été découvert ainsi que les postes de la Retameira, on pourra aller jusqu'aux points suivants ; si le combat est au Lagedo, il ne dépassera pas la lice de la Pesqueira, en emmenant avec lui à cette redoute jusqu'à cent vingt mousquetaires ; si le combat est au Recovado, ou à la Relua, il ne dépassera pas la première traverse du chemin du Facho et s'installera dans le Forno¹ et sa traverse ; si le combat est à la Lomba, à la Retameira ou à Sidi Ami², il pourra monter jusqu'à la dernière lice de la Lagoa et emmener avec lui cent cinquante soldats, car je considère cet

p. 383-387, et vol. XXIV (1917), p. 1 ; et *Rabat et sa région*, I, Paris, 1918, p. 63 sq., et III, Paris, 1920, p. 74 sq. Sur la difficulté chronologique soulevée par ce passage, voir l'Introduction.

1. La Vinha do Forno, à l'entrée des fortifications extérieures de la place (voir le plan). Cf. Coutinho, *Jornada*, f^{os} 125 v^o sq.

2. « çideamy » (p. 13). Cf. plus loin § 32. Faut-il identifier la Retameira avec le Rettamal dont parle Gonçalo Coutinho (f^{os} 34 v^o et 117 r^o) ? Ces deux mots désigneraient peut-être, comme nous le suggère M. de Cenival, un endroit planté de genêts (ar. *er-rtem*).

endroit comme le meilleur de tous : je me fonde pour cela sur ce fait que d'abord elle a une redoute bien fortifiée et de l'autre côté un fossé de deux brasses de profondeur et d'une et demie de large, et en outre que l'on en découvre la Pesqueira et l'entrée de la Rochinha, qui sont les points d'où peut s'élancer la réserve des ennemis, pendant que le Capitaine est en train de combattre, et, coupant à travers les demi-lunes, prendre la porte de la ville, comme tenta de me le faire Laexe le jour où il vint combattre aux demi-lunes. Si le combat est du côté de Mazagão Velho ¹, il ne dépassera pas la Tranqueira Nova, pour la même considération qui est celle sur laquelle je me fonde, à savoir que dans toutes les occasions il faut laisser le gros de l'infanterie dans les demi-lunes, et avoir pour règle générale de ne pas combattre avec les Maures quand ils viennent tout exprès nous attaquer aux retranchements. Si l'on est forcé de combattre avec eux, il y a moins à craindre de désagrément à l'endroit de la Lagoa, aussi bien pour les raisons susdites que parce que l'endroit est plus propre à une retraite sûre, car les demi-lunes sont toutes proches et les embuscades dont on peut être victime en ces occasions sont à la fois éloignées et bien en vue. Ce point est donc bien différent des autres où l'on a coutume de combattre, qui sont éloignés des demi-lunes et proches de la Rochinha, car de celle-ci ils peuvent prendre les demi-lunes avant que nos soldats arrivent du Facho ou de la Pesqueira, et cela, outre la brièveté du chemin, parce que de ces postes on ne voit point les Maures s'élancer de cette périlleuse embuscade ; on ne les voit que lorsqu'ils sont déjà presque dans la demi-lune.

11. — C'est pourquoi je n'aime pas que l'on combatte aux retranchements, chose que je ne dirais pas si en cette ville il y avait autant d'infanterie qu'à Tanger. Car, bien que la ligne des retranchements de cette place de Mazagan forme une cir-

1. Mazagan le Vieux. Cf. *Sources Inédites*, 1^{re} Série, France, I, p. 159, n. 4. Notre texte confirme l'opinion de M. de Castries, que Mazagan le Vieux était une bourgade indigène parfaitement distincte de la place portugaise.

conférence beaucoup plus grande, s'il y avait ici cinq compagnies comme à Tanger¹, qu'il en restât toujours une de garde aux portes de la ville et une autre au Forno, à l'imitation de celle de l'Alcorão à Tanger², et que les trois autres accourussent à l'endroit où le Capitaine se tient au combat, on pourrait se battre avec toute la Berbérie, et considérer comme bonne la règle de combattre aux retranchements, règle que j'ai toujours approuvée à Tanger aussi bien parce que l'on y dispose de beaucoup d'infanterie que parce que l'on ne combat pas contre des fantassins maures et que la ligne des retranchements est beaucoup plus petite. Ici, au contraire, je blâme ce procédé, d'abord à cause de la faiblesse de nos effectifs en infanterie, ensuite parce que les Maures viennent attaquer nos retranchements avec de l'infanterie d'Azemmour, qui est aussi bonne que la nôtre, et à laquelle se joignent beaucoup d'autres fantassins, enfin et surtout parce que la ligne des retranchements est beaucoup plus grande, comme je l'ai dit. Ainsi, ce que je tiendrai pour bonne règle dans ces places, c'est à Tanger de combattre aux retranchements et ici d'éviter de le faire pour les raisons susdites.

12. — Il peut arriver que les Maures se mettent en embuscade à l'extérieur sans être signalés, soit qu'ils craignent que leurs desseins ne soient découverts par les écoutes, soit qu'ils se cachent à deux fins, par exemple pour courir le territoire (chose en quoi ils risquent fort peu, et qui leur procure grand profit pour peu qu'il y ait quelque négligence de la part d'une vedette) et venir en passant attaquer les retranchements ; et afin d'agir plus facilement, ils attendent que le territoire ait été

1. Cf. Meneses, *Historia de Tangere*, p. 39. Voir d'ailleurs plus loin l'Appendice V.

2. « da do Alcorão ». En portugais, le mot *alcorão* signifie non seulement Qoran, mais aussi minaret et mosquée ; il désigne encore la profession de foi musulmane, la *chahada*, que le muezzin dit du haut du minaret (Moraes). L'Alcorão était un point, peut-être les restes d'une mosquée, dans les environs de Tanger (cf. Meneses, p. 96, p. 105, p. 183 et p. 221). Les Portugais donnaient également ce nom à un village dans la région d'Arzila (B. Rodrigues, *Anais*, I, p. 107 et p. 247).

découvert, pour le courir une fois que nos hommes sont éparpillés et ont mis pied à terre pour travailler, ou que quelques-uns se débandent pour chasser — chose qui se doit châtier rigoureusement.....¹. Une fois le territoire reconnu, du moment que les retranchements ne sont pas en danger, le Capitaine pourra avoir avec lui, à l'endroit où il se tiendra pour surveiller, la compagnie qui ce jour-là sera de service à l'extérieur. Peut-être les Maures attaqueront-ils alors, mais il est rare, dans de semblables attaques, que leur infanterie arrive aux retranchements, et la nôtre est très efficace, aussi bien pour maltraiter les Maures que pour protéger notre cavalerie et lui permettre de se reformer.

13. — S'il arrive qu'ils amènent des fantassins en croupe, comme ils en ont quelquefois l'habitude, pour les lancer contre notre infanterie, ceux-ci ne seront jamais si nombreux qu'on ne puisse en venir à bout : et au cas où leur nombre augmenterait ensuite, sans qu'il y ait d'attaque d'un autre côté, je tiens pour nécessaire et beaucoup moins périlleux de combattre avec eux. La retraite, en pareil cas, est au contraire une chose qui exige de grandes précautions ; et si ces précautions ne sont pas prises, je tiens qu'il est plus dangereux de battre en retraite que de tenir tête à l'ennemi, car des gens qui viennent avec l'intention de démolir les retranchements, il ne leur faudra pas beaucoup de courage pour poursuivre et serrer de près des troupes qui se retirent à moitié rendues.

Second point.

14. — Traitant du second des trois points en lesquels je divise cette guerre pour la rendre plus intelligible, je le diviserai lui-même en deux parties, lesquelles correspondent aux

1. Il y a ici un membre de phrase dont nous avouons que le sens nous échappe : « sendo que ocanpo seya datorre » (p. 15). On ne voit du reste pas bien si ce membre de phrase se rapporte à ce qui précède ou à ce qui suit. La Torre était un poste de vedette (Coutinho, *Jornada*, f° 116 r°).

deux cas qui se présentent d'ordinaire. Car il est clair que dresser une embuscade aux Maures dans notre territoire, cela peut se faire ou bien parce qu'il paraît bon d'agir ainsi ou bien pour couper court aux dommages que nous subissons et qui résultent habituellement de l'audace des ennemis, qu'il est difficile d'apprivoiser par la douceur, et qui savent pousser leurs avantages si la fortune leur est favorable.

15. — Voyons la première partie, et le motif de la première attitude, qui est d'acquérir de la gloire¹. Or, je le dis, jamais il ne faudra tenir comme un bon procédé d'en acquérir au prix de maux qui ternissent le crédit ; et comme, dans cette guerre dont je parle, les victoires (au cas où il y en aurait) sont si hasardeuses, on ne les doit point rechercher dans des cas où il y a d'autres chemins, qui mènent plus sûrement à la fin que l'on désire.

16. — Ainsi, pour couper court à une mauvaise situation, comme je le dis, il est nécessaire de partir d'une base solide, d'être exactement renseigné, et de prendre de minutieuses précautions ; car, si l'on n'a pas bien étudié la chose, il deviendra répréhensible de se lancer dans pareille entreprise, encore que le premier motif en soit licite. Cette étude est en effet un des préparatifs nécessaires, qui sont fort nombreux. Le premier sera de voir² et d'examiner la valeur du motif qui nous pousse, le second d'étudier les conditions de l'embuscade où l'on doit se poster, le troisième et le quatrième de se renseigner exactement sur la situation de l'ennemi et sur la nôtre. Une fois toutes ces choses examinées et considérées, on prendra la résolution dans les meilleures conditions possibles de sécurité. Pour ne point être obscur dans les causes qui me portent à être si scrupuleux dans ce genre de guerre, je veux

1. Un amour-propre imprudent et mal placé a été la cause de la plupart des désastres portugais au Maroc. Cf. par exemple David Lopes, *História de Arzila*, p. 250 sq. Il n'a pas peu contribué à la mort de Francisco de Mascarenhas (voir l'Introduction).

2. Le ms. porte « ver », et non « vez », comme imprime M. Pimenta (p. 16), ce qui rend encore plus obscur ce passage déjà difficile.

vous dire ce que j'en ai appris, encore que cette expérience ne m'ait coûté que peu de sang. Ce qui m'a instruit, ce sont les victoires que j'ai remportées, et que j'ai vues sur le point de tourner en déroutes affolées, et les désastres qui, de cette manière, sont arrivés aux capitaines Luis de Loureiro et Gil Fernandes de Carvalho ¹ ; ce sont des exemples suffisants pour guider les capitaines en cette matière.

17. — D'abord, vous devez comprendre que les Maures pénètrent rarement dans notre territoire, même s'ils sont peu nombreux, sans laisser en arrière quelque réserve, car ils savent que nos gens sont plus courageux que disciplinés et qu'ils ne gardent aucune cohésion lorsqu'ils entreprennent une poursuite : au contraire, c'est à qui courra le plus pour atteindre l'ennemi. Aussi vont-ils dispersés et en désordre. Et les Maures font cela en particulier parce qu'ils savent, à la suite d'incidents de ce genre qui nous ont coûté cher, combien les nôtres prennent peur lorsqu'apparaissent les réserves cachées, et ils emploient ce stratagème à deux fins, d'abord pour avoir un secours à proximité si l'affaire tourne mal pour eux, en second lieu pour attirer tous ceux des nôtres qui vont en tête grâce à la supériorité de leurs chevaux. Quand ceux-ci arrivent avec eux près de la réserve, fatigués et fort éloignés du reste de la troupe, ils en viennent facilement à bout avec leurs troupes fraîches, et ils se retirent quand bon leur semble, car ils n'ont pas besoin d'une grosse réserve pour remporter une victoire sur les nôtres.

18. — Et même lorsque les Maures n'ont point de ces réserves cachées, il est un autre motif, qui n'a ni moins de force ni moins de poids, pour renoncer à ce genre de combat ; c'est l'inconvénient que voici : pour prendre ou tuer des Maures,

1. Allusion à la mort du fils du gouverneur Luis de Loureiro, dans une embuscade, le 30 août 1547 (cf. Goulven, *Mazagan*, p. 21-22), et à une sanglante défaite essuyée en 1583 par le gouverneur Gil Fernandes de Carvalho (*ibid.*, p. 74 et p. 192-193). Gonçalo Coutinho, dans sa *Jornada*, fait au sujet de ces événements des réflexions analogues (f^{os} 109 v^o-110 r^o).

après leur avoir dressé une embuscade de cette espèce, il faut les poursuivre. Or les Maures, outre qu'ils ont des chevaux fort rapides, sont d'excellents cavaliers et en rien inférieurs aux nôtres, comme ceux-ci l'ont noté en toute occasion ; les uns s'efforçant de fuir, les autres de les atteindre, on est amené à parcourir beaucoup de terrain ; et comme il n'y a pas une grande distance de cette place de Mazagan aux douars et à Azemmour, et qu'il est inévitable que dans ces différents points les vedettes donnent l'alarme, les nôtres ne doivent point se laisser entraîner si loin avec des chevaux fatigués, ou éloignés de ceux qui sont venus à leur secours, étant entendu qu'il en sera venu.

19. — Dans le cas où le Capitaine, se fondant sur le motif et la raison indiqués, se disposerait à leur tendre une embuscade, ce sera aux conditions suivantes : les gens qu'il choisira pour cette embuscade seront des hommes courageux et parmi les plus vieux, ayant de bons chevaux, d'esprit rassis, amis de la réputation de leur chef et les plus dociles à ses ordres ; ils auront pour instructions, s'ils organisent le guet-apens à Boafe¹, de ne pas pousser la poursuite au delà du Lagedo, de la Relua et de la Retameira, et, du côté de Mazagão Velho, de ne pas pousser au delà du Carapetal², de Pedralvares, de Francisco Alvares et d'Aco³ ; et de cette façon, même si les Maures ont une réserve cachée, il n'y aura point de danger, car les vedettes interviendront. En effet, le Capitaine peut ainsi rester

1. Il y a à 1^{km}3 de Mazagan un marabout de Sidi Bou Afi ou Sidi Bou Asfi.

2. M. Goulven signale (p. 152-153) une colline du *Carapetal*. Ce mot désigne en portugais une espèce de besace, et la colline avait peut-être été nommée ainsi à cause de sa forme. Mais il semble qu'il faut plutôt rattacher le mot à *carapeto*, pousse de poirier sauvage, et à *carapeteiro*, poirier sauvage ; ce serait une colline couverte de poiriers sauvages. D'après la *Jornada* de Coutinho, c'était (f° 117 v°) « hum tezo » (teso), c'est-à-dire un monticule escarpé.

3. Quelques mots illisibles dans le texte portugais. Nous croyons déchiffrer, après « easde » que donne M. Pimenta (p. 17), « aCo », toponyme connu des environs de Mazagan (Goulven, p. 152). Cf. plus loin § 30. — Pedralves, que porte le texte, est manifestement l'abréviation de Pedralvares, signalé dans Coutinho, *Jornada*, f° 116 v°, et ici même, § 29 et § 32.

en vue des coureurs, avec le reste de ses hommes, pour les encourager, et comme les endroits indiqués, et qu'il leur a fixés pour limites, sont au milieu de notre territoire et que lui ne les perdra pas des yeux, les Maures ne peuvent employer le stratagème de la réserve cachée sans grand risque de leur part — risque qu'ils ne courent d'ailleurs jamais¹, car ils savent supporter de longues journées de fatigues jusqu'à ce que leur patience leur permette de saisir l'occasion d'une rencontre favorable.

20. — Pour ne pas favoriser cette inclination de nos soldats², je suis d'avis d'éviter ces embuscades. Si, une fois, l'on veut en dresser une, il faut qu'elle soit tournée vers nous et que l'on poursuive les Maures de l'extérieur vers l'intérieur. Je tiendrai pour bon principe de ne pas tirer la bombarde dans la ville s'il y a attaque lorsque l'on découvre le terrain. Car les Maures de la réserve, qui, ordinairement, se trouvent loin des assaillants, ont coutume de se préparer et de prendre les meilleures dispositions quand ils entendent la bombarde. C'est une mesure de prudence, mais qui est aussi d'une efficacité positive ; en effet, il est probable que les assaillants, se voyant cernés et en territoire ennemi, ayant perdu l'espoir que les Maures de la réserve comprennent la situation périlleuse dans laquelle ils se trouvent, puisque la bombarde ne les aura pas avertis, mettront pied à terre et rendront leurs armes — chose qu'ils ne font en aucune manière quand ils fuient en direction de leur territoire et vers leur réserve, à tel point que, si leur cheval fatigué n'est plus capable de les sauver, ils se défendent jusqu'à la mort. Et lorsque l'on ne prend pas de Maures avec cette méthode, c'est déjà un résultat suffisant, pour une chose si périlleuse, que de leur faire comprendre qu'on leur dresse des embuscades, et cette crainte est désormais le plus que l'on puisse espérer comme limite à leur insolence.

1. Le texte porte « podem » (p. 18), qui ne donne pas un sens satisfaisant et qu'il faut sans doute lire : pōem.

2. C'est-à-dire la tendance qu'ont les cavaliers portugais à se débander quand ils poursuivent les Maures.

21. — Même si l'on tient compte de ces avertissements, même si l'on prend toutes ces précautions, et en dépit de l'intérêt qu'il peut présenter, ce genre de combat et d'embuscade est toujours plein de risque. Je le considère¹ comme un danger capital, et lui ferai perdre le crédit qu'il conserve encore injustement dans des têtes où il y a plus de place pour le caprice que pour la raison ; car, à moins qu'elles ne soient incapables de se soumettre aux conséquences immédiates les plus impérieuses, de moindres raisons que les miennes suffiront pour leur faire comprendre ce qui est si clair et que l'on s'obstine à discuter avec des raisons fantaisistes.

Troisième et dernier point.

22. — C'est, parmi les habitants de cette place, une opinion courante, tenue et considérée comme pleine de justesse, de soutenir sans aucun fondement sérieux qu'il est fort dangereux d'aller attaquer les Maures chez eux. Cette opinion ne repose que sur des raisons qui n'en sont point, car elles sont obscures et on ne les a point examinées convenablement. Mais elle est si accréditée chez eux, hissée sur un piédestal si élevé, que ni les discours, ni même les expériences vivantes qui surgissent chaque jour ne parviennent à la faire descendre d'un degré². Et s'ils écoutaient les raisons aussi³ facilement qu'ils restent attachés à cette erreur, l'expérience les aurait déjà conver-

1. « tera meu parecer » ms. — « vera meu parecer » Pimenta (p. 18).

2. Le texte portugais est si confus ici que nous avons dû le bouleverser pour y introduire une clarté relative. Le voici, d'après l'édition de M. Pimenta (p. 19) : « Hecommum oppinião tida cobseruada por couza justa antre osmoradores desta forca defendida eautorizada comhũa Rezão semoser porindistinta emal conçederada sustentarem, sem mais fundamento ser grande Risquo irbuscar os mouros aosseus campos eesta opinião está para comeles tão acreditada que não digo eupalauras mas nem ainda asuiuas esperiências que cada dia vem lhapode deser, hugrao dos muytos emque Atem posta.... » Sur les razzias des Portugais chez les indigènes, cf. Mouette, dans *Sources Inédites*, 2^e Série, France, II, p. 194.

3. Le texte porte : « como são são faças » (p. 19). On peut considérer que *são* est répété ou, ce qui nous semble préférable, corriger le second *são* en *tão*.

tis par beaucoup de motifs impérieux ; mais ils n'en écoutent guère et répondent ce que j'ai dit. Aussi m'a-t-il paru bon de vous montrer ce que l'on peut objecter à leur réponse et, dans le labyrinthe de leur abus, suivre le fil de la vérité et arriver à la lumière.

23. — Tout d'abord, je pense, et suis sûr de ne pas me tromper, que chacun se tient pour plus en sécurité chez soi qu'au dehors, et que cette sécurité fait déposer les armes et engendre des négligences. Cela une fois admis, il faut nécessairement concéder que celui qui risque le plus, c'est celui qui, étant chez lui, se figure pour cela plus en sécurité et vit avec moins de précautions. Quand donc les Maures, pour cette raison, qui ne vaut rien, et avec cette confiance, raccrochent leurs armes pour s'occuper de leurs cultures et de leurs troupeaux, et, délivrés de toute crainte — or, dès que celle-ci manque, les négligences abondent —, se livrent aux occupations que j'ai dites, il est clair que cette tactique présente plus d'intérêt et moins de risque que quelque autre des trois points (*sic*) entre lesquels je divise cette guerre. Et, sans que vous me le rappeliez, je remarque bien qu'un peu plus haut je vous ai dit combien les Maures sont indomptables sur leur territoire. Mais cela n'est pas incompatible avec mon principe de mettre à profit quelque négligence de leur part pour leur infliger un châtiment, en le faisant avec les précautions que je vous dirai tout à l'heure. Mais aller tout exprès les attaquer, ce sera audace ou témérité plus que sagesse. En effet, encore que nous puissions l'emporter, il n'est pas permis d'entreprendre sans besoin une chose qui doit nécessairement coûter quelques vies, car les ennemis sont bons cavaliers, et en outre ils combattent sous les yeux de leurs femmes et de leurs enfants, dont les cris et les larmes, quand nous les enlevons, les rendent plus braves encore. En effet, même quand ils vivent sûrs de ne redouter aucune attaque¹, ils courent aux armes dès que l'on donne

1. « de não cuydar asalto », imprime M. Pimenta (p. 20). Mais le ms. porte, si

l'alarme, et une fois armés ils montrent toute l'ardeur de leur courage, caché jusqu'alors sous les cendres de leur négligence. Et même si celle-ci est assez grande pour nous permettre de pénétrer dans leur territoire et de prendre des gens et du bétail, elle n'est jamais telle qu'ils ne puissent profiter de notre lenteur, si nous n'agissons pas rapidement. D'où l'on voit que ceux qui ne font pas cette distinction quand ils soulèvent des objections contre cette méthode n'y entendent pas grand'chose, ou sont de grands couards. Et s'ils m'objectent que lancer une attaque sans prendre auparavant un grand nombre de minutieuses précautions, c'est une audace fort dangereuse, je¹ dirai avec eux que c'est plutôt frénésie et pure folie qu'autre chose. Mais, d'autre part, repousser ce procédé sans plus d'analyse ni d'examen et en oubliant ce principe si général qu'il n'y a point de règle sans exception, c'est une chose qui ne saurait se concilier avec la raison².

24. — Et pour que vous ne disiez pas que je vous laisse dans l'obscurité sur le point de savoir quand ces attaques sont possibles, et faute de quelles précautions vous serez toujours d'avis qu'il n'y a pas lieu de les entreprendre — car je les autorise avec celles-ci dans la mesure où je les blâme si on les néglige —, voici mes conseils : si le Capitaine se dispose à courir le territoire d'Azemmour, ou Lathès, territoire des Arabes, il le fera au moment des semailles, du sarclage ou de la moisson, ou encore quand il y a des dattes³ dans le territoire, car ce sont les circonstances où les fantassins se trouvent le plus dispersés et le plus occupés dans la campagne. Et il doit cher-

nous avons bien lu, « de não cuydado asa|ta », ce qui n'a pas de sens. Le texte de M. Pimenta représente sans doute une correction, d'ailleurs judicieuse.

1. Il faut corriger « ou » (p. 20) en : « eu ».

2. « E se elles mediserão que correr sem preçederem muytas epraticas diligências era ouzadia arriscada ou (eu) lhes ayudara dizer que mais era fernezi dedoudisse confirmada que deoutra couza mas sem mais exame nem distinção abominarem ocazo apartandosse dehũa rregra tão geral como he não nahauer sem exceição couza he Atoda arrezão incompactiuel » (p. 20).

3. Le texte porte « algares » (p. 20) : le ms. donne « algazes », dattes.

cher à connaître avec le plus grand soin la situation des Maures : il peut se renseigner sur ce point auprès d'informateurs ou d'amis indigènes, de prisonniers fugitifs¹, ou encore auprès des gens qui viennent dans les caravanes². S'il se renseigne de cette dernière façon, il convient que ce soit avec toute la discrétion possible. En effet, dès que les Maures subissent quelque dommage, ils cherchent par tous les moyens à savoir de quelle manière nous avons été informés de leur négligence ou de leur faiblesse, et, quand ils le savent, ils châtient les informateurs avec cruauté, à cause de quoi l'on a ensuite de la peine à se renseigner³. Bien que ce travail constitue l'essentiel de toute cette tactique, le Capitaine ne doit point se fonder seulement sur une information, mais s'en procurer d'autres et les recouper à l'aide de questions habiles et sagaces. Lorsque, après ce travail, il a résolu d'attaquer, il enverra des éclaireurs et avec chacun d'eux un habitant sûr, pour voir si leurs renseignements confirment en partie ceux qu'il a déjà. Ces gens recevront les ordres suivants : si l'on doit courir la plaine de Lathès, c'est-à-dire le territoire des Arabes, ils parcourront les environs pendant quelques jours et ils reconnaîtront les trois points indiqués, où les gens ont l'habitude de se réunir. Dans le cas où il y aurait des ennemis prêts à nous attaquer ou attendant que nous allions les chercher, et d'autres, qu'ils passent outre et reconnaissent l'aldée de Vieira, le Ribeirão da Aldeinha et Tite⁴. En même temps, ils noteront avec soin les vedettes

1. Cf. B. Rodrigues, *Anais de Arzila*, II, Lisbonne, 1920, p. 169-170.

2. C'était en effet un des modes habituels d'information des capitaines portugais. Cf. la lettre de Francisco Botelho, capitaine de Tanger, à Jean III, in Bernardo Rodrigues, *Anais de Arzila*, I, p. 37 et 381, et II, p. 411.

3. Les représailles des « dissidents » contre les informateurs sont encore aujourd'hui un fait courant. On pourrait sans peine multiplier les exemples. Parfois les conséquences étaient plus graves que celle que signale Mascarenhas ; c'est ainsi que, pour éviter la mort et rentrer en grâce auprès du caïd d'El Qsar, un informateur indigène des environs d'Arzila essaya d'attirer les Portugais dans une embuscade (D. Lopes, *História de Arzila*, p. 155 sq.).

4. Sur cet endroit bien connu, cf. Henri Basset et Henri Terrasse, *Le ribât de Tit*, dans *Hespéris*, 1927, II, p. 117 sq.

qu'ils ont, combien ils en ont, en quels endroits elles se tiennent, à quelle heure elles y arrivent, à quelle heure elles les quittent, jusqu'où ils mènent le bétail et combien d'hommes l'accompagnent, à quoi les Maures s'occupent. Pour cela, il faudra placer quelques-uns des éclaireurs dans le *darool*¹ de Tequenim ou à Lomba Grossa, l'armée de Açem en étant éloignée², et les autres dans les fourrés du Ribeirão da Aldeinha. Si, au jour fixé, ils reviennent avec l'annonce d'un butin facile, on n'attaquera pas sans que les écoutes reconnaissent entièrement les limites extrêmes de notre territoire le jour de l'attaque. D'autre part, le territoire d'Azemmour sera aussi reconnu par les éclaireurs de ce secteur, car il peut s'y trouver des ennemis pour la raison déjà relevée.

25. — Lorsque l'on décidera de courir le territoire des Arabes, on le fera avec tout le monde. On détachera les coureurs et trente cavaliers qui accompagneront celui qui ira en tête ; le capitaine de la troupe ne les perdra pas des yeux et les suivra du plus près possible, afin que, si l'on rencontre des ennemis ou s'il s'en rassemble beaucoup quand on donnera l'alarme, ils puissent se reformer. Et de même que je tiens pour bonne règle, à Tanger, de combattre aux retranchements et de ne pas le faire ici, par suite de l'expérience que j'ai de l'une et l'autre place, de même je suis d'une opinion différente au sujet des attaques ; à Tanger, j'y suis opposé, et parce qu'il faut aller loin à l'intérieur des terres et parce qu'on a grand'peine à reconnaître le pays ; et ici j'en suis partisan, si on les dirige avec les précautions et dans les circonstances que j'ai dites, d'abord parce que l'on peut reconnaître beaucoup plus facilement ce territoire, ensuite parce qu'on peut courir et revenir en trois heures aussi bien du territoire d'Azemmour que de celui des Arabes. Et surtout l'expérience a prouvé que, en cette matière, c'est la meilleure règle ; car à Tanger différents capi-

1. Lieu planté de dragonniers.

2. « aley dassem » (p. 21). Cf. la note 2 du § 34.

taines ont vu leurs attaques se terminer en grands désastres, chose qui ne s'est point produite ici.

26. — Sur ce territoire¹ des Arabes, il est rare que les écoutes puissent leur prendre du butin ou leur piller un douar, car les Maures ont pour habitude d'aller tous ensemble, mais toutes les fois qu'on les attaquera dans des circonstances favorables et sans qu'il y en ait d'autres en embuscade, on recueillera² du butin. On pourra courir les Maures par notre Ribeirão, s'ils n'ont point de vedette sur le Morro Ruivo, et par celui du roi de Fès, s'ils n'en ont pas à Tequenim ; et s'ils en ont à ces deux endroits-là, il faudra courir par les deux Morouços³ et par le chemin de Guinguim, mettre pied à terre dans les postes de celui-ci, sur lequel donne le Morro Ruivo, et aller jusqu'au Ribeirão da Aldeinha. Si l'on ne trouve point de butin en ces endroits⁴, ce qui arrive fréquemment, il faut courir la plaine⁵ en sortant entre le Morro Ruivo et le Morro de Bem Trayá, ou bien passer par Tite, sortir aux puits de Rebello et courir la plaine en descendant par les Barreiras Brancas⁶. Des attaques et des incursions que j'ai faites par ces deux derniers points, j'ai conclu qu'il vaut mieux passer par là pour attaquer que par les points que j'ai indiqués au début et par lesquels j'ai attaqué aussi. Cela tient d'abord à ce que les Maures n'ont point coutume d'avoir leurs vedettes dans ces coins-là, ensuite à ce que celles du Morro Ruivo et de Tequenim ne leur servent de rien, et enfin, tout particulièrement, à ce qu'on les attaque en allant de l'extérieur vers l'intérieur, chose très nécessaire dans ces incursions.

1. Le ms. porte bien « canpo », et non « corpo », comme imprime M. Pimenta (p. 22).

2. « faça » (p. 22) ; mais M. Pimenta dit en note que l'on peut aussi bien lire « fasa », car la troisième lettre est corrigée, ce qui est exact. Ne serait-ce pas plutôt « fará » (fut.) ?

3. Morouço, monticule. De même, Morro Ruivo signifie proprement le tertre roux. M. Goulven (*Mazagan*, p. 152) le place sur la route d'Azemmour.

4. « postos » ms. — « possos » Pimenta (p. 22).

5. « A varze » (varzea), la plaine de Lathès.

6. Les barrières blanches.

27. — Le territoire d'Azemmour a beaucoup d'inconvénients qui empêchent de le reconnaître. Le premier d'entre eux, c'est qu'il présente un grand nombre de vallons qui se suivent en formant beaucoup de détours ; nous avons donc beaucoup de peine à les explorer, mais les ennemis trouvent de grandes facilités pour s'y cacher. En outre, dans tout ce territoire, il n'y a pas de fourrés où les écoutes puissent épier qui entre dans la ville et dans ces vallons, et qui en sort ; pour cette raison, presque tout le territoire est impossible à découvrir et à reconnaître. Outre ce premier inconvénient, il y en a un second qui n'est pas moins grand, c'est que, si par hasard il y a des ennemis réunis dans ce territoire, on ne peut pas, pour les motifs donnés plus haut, les apercevoir pendant le jour, lorsqu'ils veulent rester cachés et attendre quelque occasion de regagner la ville de nuit, et faire boire leurs chevaux à la rivière. Pour remédier à cet inconvénient, il convient que les éclaireurs s'avancent de nuit près de la ville¹ et qu'ils épient les entrées et les sorties, et, par les traces qu'ils trouveront, ils verront avec certitude ce qui en est de tout cela. Quant à étudier la manière dont les Maures de cette ville sortent et rentrent, les vedettes qu'ils ont et jusqu'où elles s'avancent, il y a dans ce territoire trois points bien placés pour cela, à savoir celui du ravin du Lião et la position de la Mer et le plateau du Lião, d'où l'on découvre le chemin du Canofrechal jusqu'à Mogomil, et qui ont assez de fourrés pour que les écoutes s'y cachent. De ces endroits on voit suffisamment la manière dont leurs vedettes surveillent le terrain et quels points elles occupent — ce que l'on doit surtout savoir pour décider par où se fera l'attaque. Outre cette mesure préliminaire, il faut connaître la distance à laquelle se trouvent les douars, car,

1. Il manque ici dans l'édition de M. Pimenta (p. 23) environ deux lignes du ms., ce qui rend le passage à peu près incompréhensible. Après « Recolherçe de noute a cidade », il faut ajouter : « edar de beber no Rio para asigurar es|te enconuiente conuem que os cortadores chegem|de noute a cidade ». L'erreur de copie s'explique évidemment par la répétition des mots « de noute a cidade ».

lorsqu'ils sont éloignés, c'est une circonstance qui, avec les autres précautions, rend l'entreprise plus facile. Une fois tout cela fait, si le Capitaine décide de courir, il enverra des écoutes au dehors¹ en même temps que les éclaireurs, et s'il doit courir Azemmour par la position du Dedans ou par celle du Dehors et la plaine, par notre Ribeirão ou par celui du roi de Fès, il ne dépassera pas la Rochinha sans avoir reconnu les limites de notre territoire.

28. — On peut courir le territoire d'Azemmour par un des trois côtés, à savoir premièrement par la position du Dehors, deuxièmement par notre Ribeirão, troisièmement par les chemins du Juanal, c'est-à-dire en sortant par derrière le Facho da Serra, en sortant par le Ribeirão du roi de Fès, par derrière le Lião, afin d'aboutir à Mogomil, ou en sortant par la position de la Mer. C'est ce dernier côté que je tiens comme le plus sûr, parce que le chemin court toujours le long de la mer, et, comme il est invisible de la campagne, nos soldats s'y trouvent dérobés aux regards de l'ennemi, tandis que de la place on les suit des yeux sans peine.

29. — Ces trois positions ont chacune leur inconvénient, et, lorsque ceux-ci se présentent, il faut renoncer à passer par là. Ces inconvénients sont les suivants : il est impossible de passer par la position du Dehors si les Maures ont une vedette sur le Facho da Serra et si les Arabes² ont une vedette à Tequenim ou sur la Lomba Grossa, et par la position du Dedans si les Maures ont des vedettes aux mêmes endroits, ce qui est le motif pour lequel, pour les soldats.....³. Quand on va courir de ce côté par la noria du Dehors, il ne faut donc rien faire avant que l'écoute du ravin signale qu'il n'y a pas de vedette sur le Facho da Serra ou qu'elle a été déjà retirée, car, si elle est à son

1. « fora » ms., « para » Pimenta (p. 23).

2. Les Bédouins, par opposition aux Maures d'Azemmour ? La distinction est d'autant plus incertaine que, le plus souvent, Mascarenhas emploie indifféremment l'un ou l'autre terme.

3. Il doit manquer ici un ou plusieurs mots.

poste, on ne peut pas attaquer de ce côté-là, et la vedette de Dom Bernardo ¹ ne la gêne nullement. Pour courir par la position de la Mer, il convient que la cavalerie y entre au quart de l'aube, avant que les Maures postent leur vedette au Lião, car à partir de ce point-là nos soldats sont dans une position favorable jusqu'à ce qu'ils sortent au delà de la colline de Sidi Ganem ². Pour passer par là, il convient de placer cette nuit-là des écoutes aux Medãos, au poste de la Torre, aux murs du roi de Fès et à Pedralvares, et que deux éclaireurs à pied passent la nuit à côté de l'aldée de Vieira et du Bombatãozinho ; après avoir reconnu cet endroit et la noria de Gregório, ils viendront par le pied du Lião et par le Canofrechal, en traversant la ville, jusqu'à la position où doit être la cavalerie, pour rendre compte de ce qu'ils auront reconnu et de ce qu'ils auront remarqué. Les autres écoutes agiront de la même manière ; et lorsque celles des Medãos, qui ont le chemin le plus long à parcourir, ne pourront arriver à l'heure fixée, si elles y ont trouvé des ennemis en nombre ou des traces fraîches, elles gagneront la ville, d'où l'on signalera la chose du bastion de l'Ange en faisant trois fumées distinctes. On ne tirera pas de coup de canon, afin de ne pas avertir les Maures que nous avons des hommes dehors. Sans préjudice de toutes ces précautions, on en prendra une autre qui n'a pas moins d'importance : on cachera au Lião deux vedettes, pour qu'elles surveillent les murs du roi de Fès et le Ribeirão et tout ce qui pourra venir du côté des Medãos, car, après que nos écoutes auront été retirées, il peut venir des ennemis par tous ces endroits.

30. — Pour ces incursions, je ne puis qu'approuver l'opinion des anciens : au territoire d'Azemmour, ont-ils dit et conseillé, il faut aller comme un chariot et en revenir comme

1. Il s'agit ici vraisemblablement de l'*outeiro* (colline) de Dom Bernardo, du nom de D. Bernardo Coutinho, fils du comte de Borba, qui accompagna D. Jaime de Bragança à la prise d'Azemmour en 1513 (B. Rodrigues, *Anais*, I, p. 91-92).

2. « Side Ganeme » (p. 24).

un éclair. Le motif sur lequel ils fondaient cet excellent et sage principe, c'était et c'est encore que, la ville étant toute proche, au moindre cri on y donne l'alarme ; aussitôt sortent la cavalerie et les fantassins, gens si rapides et si légers qu'ils vont sur les pas mêmes des cavaliers ; et, si nous y mettons la moindre lenteur, il arrivera rarement qu'on les attaque sans qu'ils parviennent à combattre ; or c'est la chose qu'il faut le plus éviter dans ces incursions. Si l'on respecte ce principe des anciens, principe si bien motivé, il est, à mon avis, plus facile de courir ce territoire que celui des Arabes ; et je me fonde sur ceci que le Capitaine peut attendre les coureurs à Aco¹ avec notre infanterie appuyée à la mer, et lui-même s'avancer jusqu'à Dom Fernando² avec le reste de la cavalerie pour soutenir et accueillir les assaillants.

31. — Comme, dans le territoire des Arabes, nous n'avons pas³ la mer pour protéger si commodément notre infanterie, aucun capitaine jusqu'ici ne s'est décidé à éloigner celle-ci des retranchements. De ce côté, ils ont donc toujours attaqué uniquement avec de la cavalerie, d'autant plus qu'ils voyaient, et on voit aujourd'hui que, si, de ce côté, il nous manque l'appui de notre infanterie, il manque aux Maures l'appui de celle d'Azemmour, et qu'en outre le feu des cavaliers arabes est médiocre. Pour cette raison, nous risquons forcément moins qu'eux si nous combattons. Mais pour éviter les dommages que causent nécessairement les armes ennemies, même si elles sont en nombre inférieur, le principal conseil que je donnerai à tout capitaine, c'est, dans ces occasions, de recommander la plus grande rapidité, car la lenteur gâte d'habitude le joyeux enthousiasme⁴ des razzias brillantes et profitables.

32. — Si l'on attaque quelqu'un de ces territoires, je conseil-

1. « nasdacō » (?) (p. 25).

2. Lapsus pour : Dom Bernardo ?

3. « carresse » ms., « corresse » Pimenta (p. 25).

4. Après « soe muitas vezes » et devant « o ledo » (Pimenta, p. 25), il faut ajouter le mot « aguar », qui a sauté dans l'édition.

lerai qu'on le fasse en occupant la campagne le matin et en se retirant aux heures ordinaires. Les soldats resteront groupés à la Rochinha, si l'on court le territoire d'Azemmour ou la plaine par notre Ribeirão ; et si l'on doit courir la plaine par le Ribeirão da Aldeinha et par Tite, alors les troupes resteront aux lagunes de Boafe, ou à l'endroit qui paraîtra le mieux, jusqu'à ce qu'arrivent les écoutes des Medãos et celles des deux Morouços, de la palmeraie de Sidi Ami, de la Torre et de Pedralvares. Les soldats partiront avec celles-ci pour les Medãos, qu'ils ne dépasseront pas avant l'arrivée de l'écoute de Tite. L'argument sur lequel repose mon opinion pour le choix des heures où l'on doit courir, c'est que, dans le cas où il y aurait des ennemis réunis pour nous attaquer, s'ils ne sont pas découverts grâce aux précautions que j'ai indiquées ci-dessus, ils ne manqueront pas de sortir de leur cachette et de courir notre territoire sans se gêner, et c'est une circonstance qui pousse les Maures à se relâcher et à suspendre ce jour-là leur vigilance ordinaire ; car, bien que, par suite du voisinage de nos vedettes ils se tiennent sur leurs gardes et, en se retirant, restent en liaison par leurs cris ou leurs signaux lumineux d'alerte¹, voyant que nous nous retirons, ils doivent se considérer comme plus en sûreté et s'appliquer à leur tâche avec plus de confiance et de liberté, persuadés que le travail que notre territoire donne habituellement à nos cavaliers ne peut leur laisser le temps, le même jour, de s'appliquer à un autre plus important, tel que celui de les attaquer.

33. — Il me semble que c'est après les observations sur les attaques que sera le mieux placée une remarque à votre² intention au sujet des Almogavares, car c'est une chose du même genre³. J'en ai décidé ainsi, bien que cette coutume ait aujourd'hui entièrement disparu et que je ne prétende pas la déraci-

1. « de Aerta de fogrca (sic) » (p. 26). Sans doute : « alerta de fogaca ».

2. « vos » ms., « nos » Pimenta (p. 26).

3. Sur les Almogavares, cf. Meneses, *Historia de Tangere*, p. 38 (voir Appendice V).

ner maintenant avec de simples observations, puisqu'elle l'est déjà. Je veux seulement vous épargner une erreur dans laquelle vous pouvez tomber : vous pourriez dire en effet que la facilité des attaques est une chose bien prouvée, puisqu'il suffisait de douze Almogavares pour les entreprendre et y réussir¹. Pour que l'on ne cultive pas avec entêtement cette zizanie et qu'elle n'en vienne pas à pousser des racines qui produisent ensuite des fruits monstrueux, je veux vous dire comment la chose se passait et vous donner des indications là-dessus. Cette coutume d'envoyer douze à vingt hommes courir le territoire ennemi s'implanta, chez les capitaines, à l'époque où Safi et Azemmour avaient des alliés sur cinq ou six lieues à l'intérieur des terres. Ces hommes qu'on appelait Almogavares passaient par chez eux ; ils étaient garantis par la parole des chefs et par des otages d'importance qui restaient dans les villes. Ces Almogavares, habillés à la mauresque, et bien souvent accompagnés de quelques-uns des Maures alliés, allaient ramasser leur butin là où ils en trouvaient l'occasion la plus favorable et ne s'embarrassaient point de bétail. De là vint cette coutume qui a survécu presque jusques aujourd'hui ; et la raison pour laquelle elle s'est conservée encore si longtemps après la rupture de cette alliance, c'est que, comme les Maures avaient leurs douars à plus de cinq lieues de cette place, la distance permettait de courir avec si peu de monde, mais l'incursion était si limitée que l'on ne dépassait pas Lathès. Et lorsqu'ils couraient à l'époque des semailles, ils ramenaient toujours quelques Maures qui, faute de terre, ou attirés par la bonne qualité du sol, venaient semer dans la plaine de Lathès. Je ne doute pas que tel était le principal motif qu'avaient les capitaines pour préférer cette coutume, mais qu'ils recommandaient de ne pas s'attarder dans le territoire ennemi — principe qui depuis lors jusqu'à maintenant a toujours été beaucoup recommandé et peu observé.

1. « *emprendião e efeitouauão* » ms., « *emprenderão e efeitouarão* » Pimenta (p. 26).

34. — De là vient que les Maures, instruits à leurs dépens, regardèrent comme plus prudent de se rapprocher de notre territoire, et, ayant pris cette nouvelle décision, ils vinrent installer leurs douars dans la plaine qui est à un peu plus d'une lieue de cette place. Pour leur sécurité, ils postèrent alors leurs vedettes et une garde de trente à quarante cavaliers en armes, qui ne cessent de circuler entre notre territoire et le leur. Les gens d'Azemmour ont adopté le même système que les Arabes, ce qui a rendu complètement impossible ce genre d'incursions. Néanmoins, on a conservé cette habitude presque jusqu'à maintenant, pour suivre les traces des anciens plus que les conseils du bon sens. Pour moi, après examen, des preuves sérieuses m'ont démontré que la chose ne méritait qu'un perpétuel oubli. Et partageant sur ce point l'opinion des Maures, selon lesquels on ne doit venir nous attaquer aux retranchements qu'avec tout ou avec rien, je suis d'avis que, lorsque l'on décide de faire une incursion chez les Maures, le Capitaine doit envoyer la plus grande partie des troupes, ou y aller avec tout le monde. Car dans le cas où l'on rencontre la garde des Maures et où d'autres ennemis arrivent à la rescousse, il faut pouvoir combattre, s'il est nécessaire, et se retirer vers la place sans abandonner le butin — comme je fis le jour où j'allai courir les postes¹ de Laexe, et où l'armée de Eyba et l'armée de Açem accoururent au combat²; je rentrai en me battant avec elles sans lâcher le butin, ce qui ne m'aurait pas été possible si je n'avais pas eu sous la main toutes mes troupes : et la chose n'aurait pas pu se faire d'une autre manière, du moment que ces *harkas* s'étaient réunies à Lathès, ou les gens d'Azemmour dans leur ville.

35. — En dehors de ces principaux points qui constituent l'essentiel de cette guerre, on mène celle-ci d'autres façons plus

1. « postos » ms., « possos » Pimenta (p. 28).

2. Nous traduisons par armée les mots « a ley », où nous croyons reconnaître le mot « alhela », auquel M. David Lopes donne ce sens dans sa note à B. Rodrigues, *Anais*, I, p. 112, n. 2.

singulières, comme de s'embusquer dans les jardins et de faire des incursions par mer, sur quoi je vous dirai mon sentiment, d'après l'expérience que j'ai de chacun de ces procédés.

Les capitaines de cette place ont coutume de choisir vingt à trente cavaliers et de les laisser au dehors quelques nuits pour garder les semis ; postés chacun en un point fixé, ils guettent l'occasion de tirer sur les Maures qui viennent ravager les cultures. Bien que jusqu'à présent ce genre d'embuscade ait donné de bons résultats et que nous n'y ayons pas perdu un seul homme, je le tiens pour fort dangereux, si en pareil cas les Maures tendent un guet-apens, ainsi que le fit Laexe de mon temps avec beaucoup de monde. Il était avec les gens des douars en train de manger nos récoltes sous les yeux de la garnison, et je voulus le même jour leur tendre une embuscade. Je réunis le conseil et il y eut différentes opinions : les uns disaient que la chose pouvait se faire sans aucun risque, les autres que dans des occasions analogues les capitaines qui m'avaient précédé ne le faisaient pas ; et ainsi je résolus de ne pas autoriser les hommes à sortir. Les Maures pouvaient bien couper les fèves, comme ils l'avaient fait sous les précédents capitaines ; c'était un moindre mal que de perdre des hommes pendant la nuit, chose qui n'était arrivée à aucun d'eux. Il semble que ce fut une inspiration divine, car cette nuit-là les Maures m'avaient préparé une embuscade avec plus de cinq mille hommes, dont la garnison d'Azemmour. Aussi devrez-vous avoir pour règle en cette matière de ne pas dresser d'embuscades et de ne pas donner de semblables permissions, sauf dans les occasions où vous n'aurez pas le soupçon que des ennemis vous attendent en nombre. Ceux que vous choisirez pour diriger cette entreprise, que ce soit les hommes les plus vigilants de la place ; il faut les avertir de laisser leur troupe à la Cruz et à la lice qui va vers la demi-lune de la Cruz, je veux dire de la Bomba, et de ne point dépasser les premiers jardins, car c'est une chose bien connue que lorsque les Maures y viennent ils les ravagent tous.

36. — Les incursions par mer, je les tiens pour les plus périlleuses, et je les tiens aussi pour celles où l'on a le moins à gagner. L'expérience l'a bien montré : le butin fait par mer a été jusqu'à présent de médiocre importance. C'est pourquoi je vous conseille de les éviter soigneusement, car on risque soixante-dix ou quatre-vingts hommes — les plus utiles¹ de la place — pour prendre deux ou quatre Maures ; et pour un si faible gain on les expose à la fois aux périls de la mer et à celui des ennemis, si ceux-ci les voient venir. La chose est particulièrement dangereuse aujourd'hui à cause des munitions abondantes dont les Maures de cette côte sont fournis. On ne pourra donc, à mon avis, permettre ce genre d'incursions que lorsque l'on aura besoin d'un informateur ; on l'enverra prendre alors avec un bateau monté par seize à vingt hommes.

37. — Bien que le commandement ordinaire de la campagne appartienne à l'*adail*, je considère comme une chose très nécessaire que le Capitaine soit au courant de ce qui s'y passe et surveille la chose. Comme la plupart de ceux qui viennent à cette place ne remarquent et ne comprennent tout cela qu'au moment où leur gouvernement touche à sa fin, il m'a paru bon de vous laisser, par écrit, outre ces observations de la guerre, les caractéristiques de tous les territoires, le service des écoutes, comment le Capitaine doit laisser des gardes à chaque point du territoire, et une carte de ceux-ci, de façon que vous vous instruisiez de tout cela par l'un et l'autre moyen. Car, si le Capitaine n'en est pas instruit, il ne sait pas ce qu'il commande, ni ce qu'il décide, et bien des fois il donne des ordres qu'il ne donnerait pas s'il était instruit et habile en ces matières.

1. La répétition de « odemais » (Pimenta, p. 29) n'est pas dans le ms.

APPENDICE I

CORRECTIONS A L'ÉDITION PIMENTA

Bien que nous ayons indiqué en note les principales erreurs de lecture ou de copie qui se sont glissées dans l'édition de M. Pimenta, nous croyons utile de les grouper ici avec la correction que fournit le manuscrit.

P. 4, l. 26 — contados, ms. *coutadas* (?).

P. 4, l. 28 — e o Rebelim, ms. *e Rebelim*.

P. 6, l. 25 — particularmente Algazes, ms. *particularmente de Algazes*.

P. 9, l. 14 — posa, ms. *pasa* (?).

P. 9, dernière ligne — a estas, ms. *e estas*.

P. 10, l. 19 — ou, ms. *em*.

P. 11, l. 22 — vye, ms. *oye*.

P. 16, l. 14 — vez, ms. *ver*.

P. 17, l. 29 — e as de..., ms. *e as de aCo* (?).

P. 18, l. 28 — vera, ms. *tera*.

P. 20, l. 4 — de não cuydar asalto (correction?), ms. *de não cuydado asa|ta*.

P. 20, l. 13 — ou, ms. *eu*.

P. 20, l. 25 — algares, ms. *algazes*.

P. 22, l. 11 — corpo, ms. *campo*.

P. 22, l. 21 — possos, ms. *postos*.

P. 23, l. 11 — ajouter après *a cidade*: *edar de beber no Rio. para asigurar es|te enconueniente conuem que os cortadores chegem| de noute a cidade*.

P. 23, l. 27 — para, ms. *fora*.

P. 25, l. 19 — corresse, ms. *carresse*.

P. 25, l. 30 — après *muitas vezes* ajouter : *aguar*.

P. 26, l. 20 — nos, ms. *vos*.

P. 26, l. 27 — *enprenderão e efetuarão*, ms. *enprendião|e efetuauão*.

P. 28, l. 3 — *possos*, ms. *postos*.

P. 29, l. 11 — *odemais odemais*, ms. *odemais*.

APPENDICE II

EXTRAIT DE LA *HISTORIA DO CERCO DE MAZAGÃO* D'AGOSTINHO DE GAVY DE MENDONÇA (1607)

Sous le titre de *Historia do famoso cerco que o xarife pos a fortaleza de Mazagam*, Agostinho de Gavy de Mendonça, qui était né à Mazagan, publia à Lisbonne en 1607 une relation du fameux siège de 1562 (cf. Goulven, *Mazagan*, p. 23 sq.). Nous en traduisons le second chapitre, d'après l'édition publiée à Lisbonne, en 1890, dans la *Bibliotheca de Classicos Portuguezes* dirigée par Sousa Viterbo (p. 29-32).

CHAPITRE II

QUI TRAITE DE L'EMPLACEMENT, DE LA SITUATION ET DU PLAN DE LA FORTERESSE

Nous ferons relation de la forteresse, de son emplacement et de sa situation. Elle est de forme carrée, avec quatre bastions qui se correspondent les uns aux autres, à savoir : un à l'Orient, appelé Santiago, construit tout entier à l'intérieur de la mer, un autre à l'Occident, appelé S. Pedro, construit sur la terre, un autre au Septentrion, appelé S. Sebastião, qui est inaccessible du côté de l'Est à marée haute ; et, quand la mer est pleine, on ne peut suivre en bateau, pendant la majeure partie de l'année, toute cette courtine qui va du bastion S. Sebastião au bastion Santiago, à cause de l'impétuosité de la mer, qui la bat avec tant de force que l'eau saute par-dessus la muraille et asperge les bastions. Le dernier bastion s'appelle Santo Espirito ; il est tourné vers le Midi. A marée haute, l'eau arrive près de

sa pointe, où commence une chaussée¹ de pierre taillée qui court le long de la mer et va rejoindre le bastion Santiago, entre laquelle chaussée et la muraille se trouve un fossé de 156 emfans de large, analogue à un autre qui entoure la forteresse du côté de la terre et aboutit au bastion S. Sebastião ; ce fossé se remplit d'eau par une écluse qui est à côté du bastion Santiago, et quand on ferme cette écluse il doit y avoir dans le fossé plus de trois brasses d'eau ; on y pêche beaucoup à la ligne, ce qui est une ressource modeste pour les soldats pauvres. Cette eau reste à l'intérieur du fossé, car celui-ci est fermé par une chaussée au bastion S. Sebastião, de sorte que, même à marée basse, si l'écluse est fermée, la forteresse se trouve tout entourée d'eau, et des embarcations chargées d'artillerie peuvent naviguer dans le fossé. Et ce n'est pas un médiocre avantage pour une forteresse qui est établie sur roche vive, et le fossé est foui et creusé dans le roc même. L'enceinte des murs doit avoir 1 500 pas, plus ou moins, et ils ont 50 emfans de large, à savoir 37 pour le gros du mur et 13 pour les créneaux ou le parapet, qui a environ 12 à 13 emfans de haut. Du côté de l'intérieur, les murailles ont 50 emfans de haut, et du côté de l'extérieur beaucoup plus. Les cavaliers sur les bastions ont environ 30 emfans de haut, et l'enceinte de la forteresse comporte 69 meurtrières, la plupart munies de grosse artillerie de bronze ; elle comporte aussi un grand nombre d'archères percées sur toute la longueur du parapet, et il semble impossible qu'on puisse atteindre par là les hommes de la forteresse ; mais l'expérience a contraint de les faire boucher avec des pierres, car par là on tuait les hommes qui croyaient être en sécurité à l'abri du haut parapet, le long du fossé, dans les traverses des bastions. A fleur d'eau se trouvent des meurtrières, afin que si les ennemis essaient d'escalader la muraille en passant par-dessus l'eau ils soient pris de flanc par les canons.

Cette forteresse a trois portes : l'une d'entre elles se trouve entre le bastion S. Pedro et le bastion S. Sebastião ; elle servait à faire rentrer le bétail ; on ne l'a plus ouverte depuis le siège, parce que l'on en démolit le pont lors de l'arrivée du Chérif. L'autre porte se trouve entre le bastion S. Pedro et le bastion Santo Espirito ; elle a un pont-levis de bois, par où les cavaliers et autres gens de la ville sortent

1. *couraça*. Sur ce mot, cf. *Sources Inédites*, 1^{re} Série, France, I, p. 144, n. 2. Nous traduisons de la même façon que M. de Castries.

dans la campagne. Au-dessus du porche se trouve une grande voûte, et sur celle-ci un bastion, avec une bonne artillerie, qui de ses traverses aide à défendre les deux bastions S. Pedro et Santo Espirito. L'autre porte se trouve près du bastion Santiago ; elle permet à la ville de communiquer avec la mer lors de sièges de ce genre. Cette porte est si bien fortifiée et si sûre qu'il coûterait très cher de vouloir la forcer. A l'intérieur de la forteresse, il y a une citerne fort grande, très solidement voûtée, qui repose sur de grosses colonnes. Elle a 170 empan de long et 155 de large ; elle est de forme carrée. A chaque angle se trouve une tour fort élevée, en sorte qu'elle est entre quatre tours, que réunissent des murs bas tout autour de la citerne, vu que cet édifice appartint autrefois à quelque riche caïd ou cheikh. A l'époque du siège elle avait 5 empan et demi d'eau, à mille tonneaux l'empan, et à la fin du siège, qui dura plus de deux mois, y ayant dans la ville plus de trois mille personnes, il ne manqua qu'un empan d'eau, ce qui fut tenu pour une grande merveille, car on donna toujours de l'eau avec la plus grande libéralité. La forteresse a aussi un puits dont on peut boire l'eau quand la mer est basse, et cette eau vient de l'extérieur du territoire, par des tuyaux qui passent sous le fossé, et pour cette raison elle est très saumâtre à marée haute, car l'eau de mer pénètre dans le puits par les pores de la terre. Cette ville a deux demi-lunes, l'une près du fossé, l'autre plus éloignée, à l'intérieur de laquelle on peut livrer une bataille. Dans ces demi-lunes se trouvent des lices qui se ferment, quand les Maures viennent courir et ravager les cultures, ce pourquoi se réunissent 6 à 7 000 lances. Tous ces retranchements et toutes ces lices furent en beaucoup d'endroits démolis par les Maures, qui se fortifièrent en élevant des murs, à l'abri desquels ils étaient bien tranquilles.

APPENDICE III

EXTRAIT DES VOYAGES DE JEAN MOCQUET (1617)

Bien que le texte de Mocquet sur Mazagan soit fort connu et très souvent cité, nous croyons rendre service au lecteur en le reproduisant ici, d'après l'édition qu'en a donnée M. de Castries, dans les

Sources Inédites, 1^{re} Série, France, II, p. 388-390. Mocquet se trouva à Mazagan en 1602.

« cette ville de Mazagan est très forte et a des murailles tellement espesses que six cavaliers y pourroient aller de front tout autour ; les maisons y sont fort basses et sont surmontées par les murailles. Il y a force canons fort gros et longs, et bordent presque toute la muraille ; mais ils estoient mal montez. Il y a environ 40 canoniers et quelque six cens soldats, à sçavoir deux cens chevaux et quatre cents hommes de pied, la pluspart mariez. Ils font des courses sur les Arabes qu'ils prennent captifs, et emmeinent leurs bestiaux. Ils ont près d'eux une ville nommée Azamor, qui leur faict fort la guerre, et ne sont qu'à 2 lieues l'un de l'autre. Tous les matins, il sort environ 40 chevaux de Mazagan pour descouvrir, et demeurent dehors jusques à midy. Apres midy, il en ressort 40 autres, qui demeurent jusqu'au soir ; et y a six de ces cavaliers qu'ils appellent atalays, c'est-à-dire guets, qui sont fort esloignez chacun de son costé, et font sentinelle par tour ; et quant ils descouvrent quelque chose, ils racourent en poste, et lors le guet de la ville, qui les voit, sonne deux ou trois coups de cloche, puis les autres montent soudain à cheval, et courent du costé du signal ; car en tous les endroits où sont ces atalays, il y a un grand bois dressé comme un mast, et, quand ils voient quelque chose, ils eslevent avec une petite corde leur enseigne en haut, qui est le signal à tous ceux qui sortent de Mazagan. Quand ils veulent faire une course tout le monde se met en armes, et sortent en ordonnance, portans chacun du fourrage pour leurs chevaux, auxquels ils donnent du bled à manger, de la reigle et pension qui leur est envoyée de Portugal.

« Ils mangent là force caracols, qui sont petits limaçons en coquille qui se nourrissent sur les plantes ; et là les plantes sont de très grande force et vertu. Les mouches à miel y font un miel fort blanc et de très bon goust, et font leurs ruches sur les maisons, qui, à la mode d'Afrique, sont couvertes de sotées¹, comme un plancher à la moresque, et peut-on aller sans peine d'une maison à l'autre.

« Ceste ville de Mazagan n'est qu'une forteresse, ayant environ quelque demie lieue de circuit, et n'est habitée que de gens de guerre,

1. Sotées, terrasses. M. de Castries dit qu'il s'agit d'une mauvaise transcription de l'arabe *setouh*. En fait, Mocquet a dû emprunter cette transcription aux Portugais ; notre texte dit en effet *soteas* (p. 5).

qui ont chacun leur portion de terre aux environs de la ville, où ils sèment de l'orge, bled, pois, fèves et autres grains ; mais les Mores le plus souvent les viennent tout couper et gaster la nuit. Le reste du pays est inculte. Les Mores leur font mille meschancetez, jusqu'à leur empoisonner un puits qui est hors la ville, en un jardin, en jettant des charognes, et autres villenies dedans. Dans la ville ils ont une cisternne couverte, au feste de laquelle on faict le guet ; elle est fort haute et large, et est capable de contenir plus de 20 mille pipes d'eau. »

APPENDICE IV

DESCRIPTIONS DE MAZAGAN AU XVIII^e SIÈCLE

On conserve à la bibliothèque de la Section Historique du Maroc à Paris une série d'opuscules anonymes, sauf un, relatifs à Mazagan et dont voici la liste :

1. — *Relação da batalha que o presidio de Marzagam teve com os Mouros em o dia primeiro de Mayo do anno de 1753.* Lisbonne, s. d.

2. — *Relação da grande victoria que alcançou contra os Mouros o presidio de Mazagão.* Lisbonne, 1754.

3. — *Relaçam do grande e admiravel choque que teve o presidio de Mazagam, em 28 de Outubro proximo passado com os Mouros da sua fronteira.* Lisbonne, 1755.

4. — *Noticia do grande assalto e batalha, que os Mouros derão á praza de Mazagam, em o mez de junho do anno de 1756.* Lisbonne, 1756.

5. — *Noticia do grande assalto, e batalha, que os Mouros derão á praça de Mazagam em o mez de Junho de 1760.* Lisbonne, 1760.

6. — *Pedro da Silva Correa, Feliz e glorioso successo da batalha que a guarnição de Mazagão teve em quatro de abril deste anno de 1763 com oito mil Mouros etc.* Lisbonne, 1763.

On trouve dans ces brèves relations des descriptions de Mazagan, qui généralement ne nous apportent aucun renseignement d'import-

tance. Nous traduirons cependant ici un passage de la seconde (p. 2-4) qui fournit quelques indications intéressantes sur la tactique des Marocains.

« La place est tout entière entourée d'un fossé plein d'eau ; elle est petite par l'étendue qu'elle occupe, grande par la forme dont elle est faite et la façon dont elle est fortifiée, avec toutes ces commodités qui peuvent être utiles à ceux qui l'habitent et qui sont, outre le gouverneur, les chapelains et les fonctionnaires militaires de cavalerie, infanterie et artillerie, un grand nombre de ménages dont les enfants naissent et grandissent au milieu du fracas des armes. Elle a une citerne grande et fortifiée, que les pluies de l'hiver remplissent pour toute l'année ; au dehors il y a aussi une source, mais on n'en fait point cas, bien que l'eau en soit bonne, par la crainte que l'on a que les Maures ne l'aient empoisonnée afin que, lorsque la garnison ira y boire, elle y trouve sa perte. En face de la forteresse il y a une petite chaîne de montagnes et des fourrés où l'on a coutume d'aller chercher du bois, et où les Maures ont coutume aussi de s'embusquer pour en observer nos démarches et nous attaquer. Toutes ces terres qui sont à portée de la vue sont peuplées de villages qu'ils quittent pour aller à leurs cultures ; toutes les fois qu'il leur paraît bon, quelques habitants de ces villages se réunissent en désordre et, formant une espèce de bataillon, ils marchent sur la forteresse sous la conduite de leurs notables ; d'autres, dont le métier est le vol, viennent la plupart des nuits se cacher dans les jardins, et ils en emportent ce qu'ils peuvent, et ils saccagent et détruisent ce qu'ils ne peuvent emporter. Les Maures de Safi et d'Azemmour, formant dans d'autres occasions des troupes plus régulières, avec l'intention d'expulser les défenseurs de leur forteresse, et munis de tout ce qui est nécessaire pour emporter une place, attaquent celle-ci furieusement, et ce sont ces assauts qui donnent le plus de peine à la garnison, car ils sont plus nombreux et plus disciplinés.

Toute la campagne que l'on découvre de la forteresse est plate ; il y a seulement du côté droit une petite éminence ; les Maures qui viennent non pas pour assiéger la ville, mais pour voler, se cachent à côté jusqu'à la fin du jour, pour venir dans le silence de la nuit s'introduire dans les jardins et y faire les ravages que nous avons dits plus haut.

Les soldats qui sortent de la place pour la corvée habituelle et

nécessaire de l'approvisionnement en bois observent tous les endroits et regardent si quelques Maures sont restés cachés. Ceux-ci en effet sont tels que, lorsqu'ils ne trouvent pas d'endroit commode pour leurs embuscades, ils creusent dans le sol des puits étroits, d'une brasse de profondeur, et ils s'y cachent jusqu'à ce que les soldats de la garnison qui vont couper du bois dans les fourrés aient passé devant eux ; alors, au moment où ils voient ceux-ci bien occupés à couper du bois et à le charger, de l'intérieur des fourrés sortent des bandes¹ de Maures qui les obligent à remonter à cheval, à prendre leurs armes et à se défendre, toujours se retirant vers la place ; et ceux qui sont cachés dans les trous et les puits qu'ils ont faits les attaquent par derrière, et ainsi, pris entre deux feux, il leur est très difficile d'opérer leur retraite sans subir de grandes pertes. »

(p. 2-4).

APPENDICE V

EXTRAIT DE L'HISTORIA DE TANGERE DE D. FERNANDO DE MENESES

Né le 27 novembre 1614, mort le 22 juin 1699, le comte da Eri-ceira, D. Fernando de Menezes, gouverna la place de Tanger de 1656 à 1661, c'est-à-dire à peu près jusqu'à la date de l'occupation anglaise². C'est à la fin de sa vie qu'il écrivit son *Historia de Tangere* à laquelle il mit la dernière main au début de 1696³, mais qui ne fut publiée qu'après sa mort, à Lisbonne, en 1732⁴. On a pu, avec raison, faire des réserves sur la valeur historique de cet ouvrage⁵,

1. Le texte porte ici : « mangotes », qu'il faut évidemment lire : « magotes ».

2. Il refusa de livrer la place aux Anglais, et on dut le remplacer par un gouverneur plus docile, D. Luis de Almeida. Cf. E. M. G. Routh, *Tangier*, Londres, 1912, p. 10, et *Tanger et sa zone (Villes et tribus du Maroc, VII)*, Paris, 1921, p. 67. — Sur la vie et le gouvernement de D. Fernando de Menezes, voir le *Prologo* de l'*Historia*, et les p. 200 sq. (Livre III, § 100 sq.).

3. *Historia*, p. 283 (Livre III, § 149).

4. *Historia | de Tangere | que comprehende | as noticias desde a sua primeira conquista até | a sua ruina | escrita | por D. Fernando de Menezes | etc. Lisboa Occidental | Na officina Ferreiriana | M. DCC. XXXII.*

5. David Lopes, *História de Arzila*, p. 60 et p. 164, n. 1.

écrit par un vieillard qui n'était point préparé à ce genre de travail et dont la mémoire n'était peut-être plus très fidèle. Toutefois, il reste utile moins pour la connaissance des faits eux-mêmes, en général peu intéressants d'ailleurs, que pour celle de la vie de Tanger portugais. Nous en traduisons le passage relatif à l'organisation militaire de Tanger, car il nous paraît de nature à éclairer de façon curieuse les instructions de Mascarenhas.

ORGANISATION MILITAIRE DE LA PLACE DE TANGER ¹

(LIVRE II)

2. — Parmi les autres fonctionnaires, ceux qui occupent le premier rang [après le Capitaine], ce sont : pour les affaires administratives, le *Contador*, qui est aussi chef de la Douane, et par qui passent tous les comptes et toutes les dépenses du Trésor Royal, et, pour les choses militaires, l'*Adail*. La charge d'*adail* remonte en Espagne à l'époque où il y avait la guerre avec les Maures, et cet officier est spécialement chargé des troupes de razzias qu'on appelle d'un mot arabe *Almogaveres*. Autrefois, ceux-ci l'élevaient eux-mêmes, et l'élevaient ensuite sur un bouclier, avec une cérémonie militaire². Mais cette forme de nomination a disparu, et ils sont nommés par les Rois, qui choisissent toujours les personnes les plus expérimentées et les plus dignes. Outre les postes qu'énumère ensuite le *Regimento*, on en institua progressivement d'autres ; la plupart aussi furent modifiés. C'est pourquoi nous exposerons les choses comme elles sont actuellement, bien que de façon anticipée, pour n'avoir plus à en parler, et que l'on comprenne mieux ce qui va suivre. Pour le recrutement des soldats on institua un Secrétaire, pour les orphelins un Juge, pour l'administration de la Justice un Auditeur gra-

1. Fernando de Meneses a pris pour base dans ce tableau le *Regimento* envoyé par le roi Alphonse V, en 1472, au capitaine de Tanger, D. Rui de Mello, comte d'Olivença (p. 36. Cf. David Lopes, *História de Arzila*, p. 60).

2. Sur cette cérémonie, cf. Goulven, *Mazagan*, p. 194.

dué, avec pleins pouvoirs, que l'on envoie du Royaume tous les trois ans, et qui, avec le Gouverneur, connaît des causes criminelles jusqu'à la peine de mort dans les cas prévus par la loi. A la porte de la Mer, il y a un *Alcaide*, qui l'ouvre et la ferme avec les clefs que lui donne le Capitaine ; celui-ci les garde pendant la nuit ; l'*Alcaide* surveille ce qui passe par la porte et gouverne la plage. La porte de la Campagne a un Portier, qui remplit les mêmes fonctions. Tous deux sont des personnes expérimentées, et de confiance. Outre ces portes, il y a celle de la Trahison, et celle de la Citadelle, que les capitaines confient à qui leur plaît...

3. — On a beaucoup augmenté la garnison ; la cavalerie a été portée à 300 chevaux, dont quelques-uns sont « cuirassés », c'est-à-dire qu'autrefois ils portaient des cuirasses de cuir ; la chose a disparu, mais le nom est resté, et ils ont droit chaque mois à 30 *alqueires*¹ de blé, ce qui est double ration ; on les confie aux personnes les plus expérimentées et qui ont le plus brillant état de services. Elles ne passaient pas de vingt-cinq, et aujourd'hui elles sont cinquante-six ; elles servent avec la lance, et leur solde s'élève à 350 réaux par mois. Il y a d'autres cavaliers avec le titre de *gineta* qui touchent la même solde, et la ration ordinaire de 15 *alqueires*, sans compter les quatre qui leur reviennent à tous pour leur nourriture. Outre ceux-là, il y a quinze arquebusiers, qui ont droit à la même quantité de blé, et à 1 000 réaux par mois. Ils sont commandés par l'*Anadel*, qui commandait autrefois les archers. Il y a aussi les spécialistes de la campagne, qui sont : vingt-quatre vedettes, six éclaireurs, qui servent de vedettes au Cap² quand on va dans la montagne, quatre *Almocadems*, autant de *Meirinhos*, à qui incombent les quatre secteurs du territoire, un *Almocadem* du Roi ; et ils sont tous sous les ordres de l'*Adail*.

4. — L'infanterie a été divisée en cinq compagnies, qui sont chargées chacune d'un des cinq secteurs de la muraille,

1. Sur l'*alqueire*, cf. la *Description*, § VIII, n. 2.

2. Le Cap Spartel.

et auxquelles incombent en outre les gardes et les surveillances ; elles représentent à peu près mille soldats. Conformément au règlement, elles sont commandées par leurs capitaines et officiers, par un *Sargento Mór* ¹, qui est toujours une personne entraînée et expérimentée, et par deux adjudants-majors. Les soldats, au lieu de la ration qu'ils avaient, touchent 1 200 réaux par mois s'ils sont mousquetaires, 900 s'ils sont arquebusiers, et quatre *alqueires* de blé ; certains touchent une solde plus élevée parce qu'ils n'ont pas d'autre ressource. Les capitaines touchent 5 200 réaux, et quatre fanègues ² de blé ; de même le *Sargento Mór* : les soldes des autres officiers sont proportionnelles à leur grade. Outre ces soldats, il y des artilleurs, avec leur capitaine, ou Connétable, et autres officiers, et avec les *moços de pé* ³, qui n'ont pas d'autre obligation que de sonner les cloches. Et pour que l'on voie mieux l'obligation de chacun et que l'on comprenne plus clairement ce que nous allons rapporter, nous expliquerons la manière dont se fait la guerre, entièrement différente des procédés modernes.

5. — Les Maures, conservant leurs antiques et barbares coutumes, n'observent pas les méthodes militaires d'Europe ; et comme ils manquent à la fois des connaissances et du matériel nécessaires, ils n'essaient pas ordinairement d'enlever des places ou de former des armées régulières. Ils cherchent seulement à entraver les corvées d'herbe et de bois dans la campagne, et tantôt ils se cachent dans des embuscades d'où ils s'élancent l'occasion venue, tantôt ils ne montrent que peu d'hommes, pour que les nôtres engagent le combat avec ceux-ci et soient plus durement châtiés par la troupe qu'ils ont en réserve. Leur principale force consiste dans la cavalerie, en quoi il sont si habiles qu'ils l'emportent sur toutes les nations dans leur manière de combattre. Quand ils foncent, c'est avec tant de rapidité et de résolution qu'ils ne laissent pas le temps de

1. Ce grade représente à peu près ici celui de chef de bataillon.

2. La fanègue est une mesure de grains qui équivaut à quatre boisseaux.

3. Sur les *moços de pé*, cf. Bernardo Rodrigues, *Anais*, I, p. 437.

prendre une décision. Mais si leur premier élan est brisé ou s'ils reçoivent quelque dommage, ils se retirent sans insister. Et comme ils ont l'avantage de connaître la configuration du territoire et les forces de nos présides, ils n'engagent une action que dans les conditions les plus favorables. Au contraire, la crainte et le doute avec lesquels nous agissons sont cause que nous perdons beaucoup d'occasions, car on tient avant tout à épargner la vie des hommes, ce qui est le plus important. C'est l'expérience qui révéla peu à peu le remède, qui consiste à reconnaître le territoire de façon que l'on puisse y travailler sans péril. Pour cette raison, on a fait en dehors de la ville des retranchements de pierre avec des chemins et aux extrémités des lices que l'on ferme, et d'autres encore au milieu, pour mieux soutenir le choc de la cavalerie, et l'on a établi dans quelques endroits propices et surélevés des redoutes et des bastions pour le combat d'infanterie; et bien que les Maures démolissent quelquefois ces ouvrages, on les refait aisément.

6. — Sur la tour la plus haute de la citadelle il s'en élève une autre plus petite, et carrée, où se tient un guetteur ou *facheiro*, avec une cloche, et qui signale ce qu'il voit sur mer ou dans la campagne; il indique par des coups de cloche différents s'il faut prendre les armes ou si tout est tranquille. En haut se trouve un mât ou *facho* avec une espèce de panier ou de hotte sans fond, couvert d'une étoffe goudronnée et attaché à une poulie, car il monte et descend; quand il est en haut, c'est signe que tout est tranquille et que les vigies surveillent le territoire que l'on occupe; quand il est à mi-hauteur, c'est que l'on doit se replier dans la ville¹. Hors des retranchements, sur un monticule de sable, il y a trois autres mâts avec leurs poulies et leurs cordes, à chacune desquelles on attache une botte de foin; quand on sort dans la campagne, deux guetteurs s'y tiennent, qui sont chargés de donner l'alarme à la tour et

1. Il y avait à Arzila un *facho* tout à fait analogue. Cf. David Lopes, *História de Arzila*, p. 71 et p. 152-155. Rapprocher le pavillon de Boufarik (E.-F. Gautier, *Un siècle de colonisation*, Paris, 1930, p. 42).

d'indiquer l'endroit d'où sortent les Maures ; les trois mâts correspondent aux trois secteurs du territoire, Atalainha, Meyo et Xarfe ¹. Le secteur des Vergers est commandé par un autre mât qu'on appelle le nouveau, par opposition à l'ancien qui est plus éloigné, et que l'on a abandonné pour cette raison.

7. — La consigne des vedettes est de découvrir les quatre secteurs en quoi le territoire se divise de mer à mer, avec toutes les embuscades et tous les points dangereux qui s'y trouvent. Elles vont toutes avec tant d'ordre et un tel ensemble qu'aucune ne marche en avant des autres, afin que, si quelqu'une découvre les Maures, comme il arrive ordinairement, elles puissent pour la plupart se replier sans péril. Les points qu'elles abandonnent après les avoir découverts sont occupés par leurs compagnons et par les éclaireurs, pour que le territoire soit plus sûr et mieux surveillé. Ils se secourent les uns les autres, et se relèvent ensuite dans les différents points pour se répartir le travail et pour que tous profitent des avantages du territoire. Et bien que les risques des vedettes soient toujours grands, car les Maures ne cessent de les guetter avec des espion-gardes et des cavaliers sur les points et dans les embuscades qu'elles sont obligées de découvrir, ces risques sont particulièrement sérieux dans les secteurs des Vergers et d'Atalainha, par suite du voisinage de la montagne, où les Maures sont à l'abri, et des torrents, ravins et embuscades, qui s'y trouvent plus nombreux que dans les deux autres, auxquels les vedettes sont affectées en récompense de leurs services. Voici comment on protège les vedettes : tantôt on envoie des éclaireurs à pied ou à cheval reconnaître et explorer la campagne, pour voir par les traces des chemins et des passages si des Maures y ont pénétré, tantôt on envoie des écoutes, qui, se tenant pendant la nuit dans les secteurs qui paraissent indiqués, y veillent sur les vedettes hors des retranchements s'ils ne voient point de Maures et protègent leurs postes ; et, s'il y a du monde, ils se replient, et l'on ne

1. Le Charf, petite hauteur au S.-E. de Tanger. Cf. *Historia de Tangere*, p. 5.

va pas plus avant. Quand les Maures attaquent quelque vedette, celle-ci s'enfuit à toute bride afin de s'échapper, et les éclaireurs et les autres cavaliers qui vont derrière elle cherchent à l'aider sans s'engager à fond, et tous se replient vers l'Adail, à moins d'ordre contraire ; les autres vedettes fuient aussi à toute bride pour ne pas être coupées. Quand il semble au Général qu'il convient de combattre avec les Maures et de les attaquer, il en donne l'ordre à l'Adail, qui va toujours à l'avant-garde avec les troupes légères et les cavaliers les plus jeunes et les plus ardents, que l'on appelle Almogaveres d'un nom arabe, et celui-ci ordonne aux éclaireurs et aux cavaliers qui vont derrière, et que l'on renforce en cette occasion, d'attaquer les Maures, et de revenir avec les Almogaveres, et de les suivre jusqu'au point qu'on leur indique, en les aidant et en les renforçant ; lui-même les anime avec le reste de ses hommes. Le Général agit de même avec l'arrière-garde, qui se compose des personnes les plus nobles et les plus qualifiées et que l'on renforce, quand il paraît bon, avec des files de mousquetaires. Mais, comme c'est une entreprise sérieuse à cause de l'incertitude où l'on est sur la force de l'ennemi, le plus fréquent, c'est que, lorsque les Maures courent la place, on ramène les troupes à l'intérieur des retranchements ou près d'eux, tandis que les vedettes conservent le plus possible leurs postes et agissent suivant les circonstances. Toutes ces choses, d'ailleurs, nous les expliquerons mieux dans les instructions sur le service en campagne, que nous placerons à la fin de cet ouvrage, et elles apparaîtront également de façon plus claire par les événements particuliers que nous y rapportons ¹.

1. Sur ce *Regimento* et son intérêt, cf. l'Introduction.

APPENDICE VI

UN REGIMENTO DE LA PLACE DE MAZAGAN
A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE

En corrigeant les épreuves du présent travail, nous prenons connaissance d'un *regimento* de Mazagan dont M. Pierre de Cenival a l'obligeance de nous communiquer une copie. Ce document existe sous deux états : un texte imprimé, dont il subsiste au moins un exemplaire, conservé dans un recueil de documents manuscrits qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (*Collecção pombalina*, Ms. 105 : 2 folios non numérotés, plus 28 pages in-fol.), et deux copies manuscrites qui se trouvent également à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne (*Collecção pombalina*, Ms. 476, et *Fundo geral*, Ms. 6404). Ces copies manuscrites ont été évidemment établies sur l'imprimé, dont elles paraissent d'ailleurs contemporaines. Celle du Ms. 6404, d'après laquelle a été faite la copie de M. de Cenival, compte 151 pages petit in-4°. Elle contient un bref supplément, formé de gloses au *Regimento*, que l'on cherche vainement dans le texte imprimé.

Cet opuscule porte le titre suivant : *Regimento | da Praça | de | Mazagam, | que Sua Magestade, | que Deos guarde, novamente man | dou fazer, para se guardar, e ob | servir, como nelle se contem. | Lisboa | Na Officina de Miguel Deslandes, | Impressor de Sua Magestade Anno 1692.*

En dépit de son titre, ce *Regimento* n'a ni le même caractère ni la même portée que les instructions de Mascarenhas. Il s'agit avant tout d'un document administratif, au sens le plus étroit de ce terme, que constituent essentiellement les dispositions élaborées par l'autorité métropolitaine pour enrayer la gabegie financière qui semble avoir dangereusement sévi à Mazagan sous le règne de D. Pedro II. Toutefois, le *Regimento* de 1692 nous apporte sur l'organisation militaire, administrative et ecclésiastique de la place un certain nombre d'indications qui ne sont pas sans intérêt et que l'on comparera utilement avec celles que nous donnent Mascarenhas et Meneses. Nous les résumerons ici.

Le *Regimento* prévoit de la façon suivante la composition de la garnison :

1° cent cavaliers, en comprenant dans ce nombre leur chef, l'*adail*, et les différents officiers et spécialistes suivants : un *almocadem*, un *anadel*, un *meirinho do campo*, quatre éclaireurs (*atalhadores*), vingt-quatre vedettes et deux guetteurs (*facheiros*) ;

2° quatre cents fantassins, répartis en quatre compagnies de force égale ; chaque compagnie comprendra un capitaine, un *alferes*, un sergent en pied, un sergent surnuméraire, quatre caporaux (*cabos de esquadra*), et quatre-vingt-douze mousquetaires ou espingardiers ; il y aura un tambour par compagnie ;

3° un *ajudante*, officier adjoint au gouverneur, et de rang intermédiaire entre *alferes* et capitaine ;

4° un ingénieur militaire ;

5° un capitaine d'artillerie, cinq connétables et trente-cinq artilleurs ;

6° deux vedettes pour le clocher ;

7° un médecin, un chirurgien, un pharmacien et un vétérinaire, ce dernier pouvant cumuler ;

8° un interprète d'arabe, qui pourra cumuler ce poste avec d'autres fonctions ;

9° un pilote.

Il y aura en outre pour le service de la place une embarcation, avec les officiers et l'équipage nécessaires. On choisira dans la garnison les différents ouvriers tels que charpentiers, maçons, armuriers, forgerons, etc...

Le *Regimento* décide en second lieu la suppression de plusieurs emplois dont l'expérience a révélé l'inutilité, et dont voici la liste dans l'ordre du texte : *contador*, secrétaire des comptes, *almoxarife*, secrétaire de l'*almoxarifado*, secrétaire de recrutement, inspecteur des œuvres (*vedor das obras*), maîtres des œuvres, contremaître des œuvres, *quadrilheiro*, un inspecteur des remparts, un inspecteur des retranchements, secrétaires des compagnies, surveillant de la cavalerie, portier, *alcaide* de la mer, *almotacel*, et juge des orphelins. Toutefois, pour plusieurs cas, il s'agit uniquement d'une suppression d'emploi et de traitement, et non de fonctions ; c'est ainsi que les fonctions d'*almoxarife* et d'*almotacel* continuent d'exister, ainsi que d'autres fonctions subalternes. L'emploi d'auditeur et celui d'*alcaide*

de la place subsistent également. Mais la réforme la plus importante que l'on relève dans le *Regimento*, c'est la création d'un *vedor geral*, sorte de contrôleur des dépenses, qui aura la haute main sur toute l'administration financière et qui sera complètement indépendant du gouverneur.

Pour ce qui est du personnel ecclésiastique, le *Regimento* prévoit dix prêtres, c'est-à-dire le curé de l'église paroissiale, un maître de chapelle, quatre chapelains titulaires, quatre chapelains suppléants. L'archevêque de Lisbonne sera représenté en outre par un proviseur. Enfin deux religieux de la Compagnie de Jésus sont autorisés à résider dans la place et touchent un traitement du Roi, comme les autres ecclésiastiques. Le *Regimento* interdit la construction de nouvelles chapelles.

Sur les rapports avec les indigènes, presque rien. Un article seulement défend aux gouverneurs de réduire en esclavage les Maures qui viennent donner des informations, vendre des chevaux ou se livrer à un commerce quelconque avec la place. Il ne faut évidemment pas attacher à ce silence une importance excessive ; il est tout naturel que les auteurs du *Regimento* aient tenu à se renfermer dans le domaine purement administratif. Toutefois, à la lecture de ce texte, on se défend avec peine contre l'impression que la place de Mazagan, vers la fin du xvii^e siècle, en était arrivée à vivre pour elle-même et sur elle-même, comme en vase clos, abstraite de cette Berbérie qui l'entourait de toutes parts : l'indigène disparaissait, submergé par la paperasserie métropolitaine ; la bureaucratie était devenue une fin, et la machine fonctionnait à vide. De ce point de vue, le *Regimento* de 1692 est un témoignage éloquent sur la décadence de la politique portugaise au Maroc, si glorieuse, si intelligente et si originale autrefois.

Vu, le 6 mars 1930.

Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

A. MAURELLET.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Abda, 35.
Açem, 50, 58.
Aco, 44, 55.
adail, 25, 26, 60, 69, 70, 74, 76.
adixar, 31.
aduar, 31.
Aguiar (António de), 27.
ajudante, 76.
Alarves, 30.
alcaide, 25, 26, 70, 76.
Alcorão, 40.
alferes, 25, 76.
Alger, 2, 3, 4, 12.
Almeida (Luis de), 68.
almocadem, 4, 10, 25, 70, 76.
Almogavares, 6, 56, 57, 69, 74.
almotacel, 25, 76.
almozarifado, 25, 26, 76.
almozarifé, 25, 76.
Alphonse V, roi de Portugal, 69.
alqueire, 26, 70, 71.
anadel, 70, 76.
André de Albuquerque (R. P.), 4.
Anes (Afonso), 36.
Ange Gardien (bastion, chapelle de l'),
24, 54.
António da Cruz (R. P.), 4.
armadilha, 13.
armar, 13.
Arzila, 10, 11, 26, 40, 49, 72.
Assomption (église de l'), 24.
Atalainha (secteur du territoire de Tan-
ger), 73.
atalaya, 13, 14.
atalhador, 14, 76.
atalhar, 14.
Ayachi (El), 5, 8, 11, 37.
Azemmour, 8, 10, 27, 29, 30, 33 à 36,
40, 44, 48, 50 à 59, 65, 67.
Barreiras Brancas, 51.
Boafe, 15, 44, 56.
Bœufs (porte des), 24.
Bomba (demi-lune de la), 37, 59.
Bombatão Velho, 34.
Bombatãozinho, 54.
Boufarik, 72.
Bragança (Jaime de), 54.
Bragance (Duc de), 3.
Brésil, 3.
cabo de esquadra, 76.
Campagne (porte de la —, à Tanger),
70.
campo, 12, 13.
Canofrechal, 52, 54.
Carapetal, 5, 44.
Castelo Novo, 3.
Cenival (Pierre de), 17, 75.
Ceuta, 10, 27, 32.
cilada, 13.
Citadelle (porte de la —, à Tanger), 70

- contador*, 25, 26, 69, 76.
 Correia da Silva (Henrique), 2.
correr, 14.
correria, 14.
corrida, 14.
cortador, 14.
cortar, 14.
coutada, 20.
 Coutinho (Bernardo), 54.
 Coutinho (João), 10.
 Cruz (demi-lune de la), 37, 59.

 Dan (R. P.), 3.
 Dedans (position du), 53.
 Dehors (noria du), 53.
 Dehors (position du), 53.
descobrir, 12.
 Dias Faleiro (Francisco), 7.
 Dias da Veiga (Rui), 20.
 Dom Bernardo, 54, 55.
 Dom Fernando, 55.
 Doukkala, 23, 30.

entrada, 14.
entrar, 14.
escuta, 14.
 Espagne, 3, 4, 9, 27.
 Espirito (bastion du Santo), 24, 62, 63, 64.
 Eyba, 58.

facheiro, 72, 76.
facho, 72.
 Facho, 38, 39.
 Facho da Serra, 15, 53.
 Fahs ez-Zemmour, 32.
 Fahs Kebir, 32.
 Fahs Oulad Douib, 32.
 Fahs Tikni, 32.
 Fernandes Carvalho (Gil), 43.
 Fernandes Couto (Braz), 11.
 Forno (Vinha do), 38, 40.
 Francisco Alvares, 44.

garramar, 33.

 Gil Lobato (António), 26.
gineta, 70.
 Gomes de Lemos (João), 26.
 Gonzalves Cotta (António), 4.
 Governador (bastion do), 24.
 Gregório (noria de), 34, 54.
 Guinée, 30.
 Guinguim, 36, 51.

 Juanal, 36, 53.

 Laexe, 5, 37, 39, 58, 59.
 Lagedo, 15, 38, 44.
 Lagoa, 38, 39.
 Lathês, 15, 48, 49, 51, 57, 58.
 Le Gentil (Georges), 17.
 Lião, 52, 53, 54.
 Lisbonne, 3, 4, 26, 77.
 Lomba, 38.
 Lomba Grossa, 50, 53.
 Lopes (David), 17.
 Loureiro (Luis de), 23, 43.
 Luz (Nossa Senhora da), 24.

 Madrid, 4.
 Mamora (La), 8.
 Mascarenhas (Francisco de), 5, 7, 8, 9, 11, 42.
 Mazagan le Vieux, 39, 44.
 Medãos (os), 34, 36, 54, 56.
meirinho, 70.
meirinho do campo, 76.
 Mekke (la), 32.
melhora, 13.
 Mello (Rui de), 69.
 Meneses (Fernando de), 68.
 Meneses (Manuel de), 10, 11.
 Mer (porte de la), 24.
 Mer (porte de la —, à Tanger), 70.
 Mer (position de la), 52, 53, 54.
mestre de campo, 2.
 Meyo (secteur du territoire de Tanger), 73.
 Mina (la), 30.
 Misericordia (A), 24.

- moço de pé*, 71.
 Mocquet (Jean), 65.
 Mogomil, 15, 52, 53.
moio, 26.
 Montalvão, 3.
 Morouços (os), 51, 56.
 Morro de Bem Trayá, 51.
 Morro Ruivo, 51.

 Norte (bastion do), 24.

 Pedralvares, Pedralves, 44, 54, 56.
 Pedro II, roi de Portugal, 75.
 Penha de França (Nossa Senhora da), 24.
pesqueira, 28.
 Pesqueira, 38, 39.
 Philippe III, roi d'Espagne et de Portugal, 4.
 Philippe IV, roi d'Espagne et de Portugal, 4.
 Pimenta (Belisário), 1, 2 et *passim*.
posto, 13.

 Qsar (El), 49.
quadrilheiro, 76.
quinta, 26.

 Rebello, 51.
recontro, 14.
 Recovado, 38.
regimento, 9 à 12, 14, 15, 20, 69, 74 à 77.
 Relua, 38, 44.
 Retameira, 38, 44.
 Rettamal, 38.
 Ribeira (porte de la), 23, 24.
 Ribeirão, 51, 53, 54, 56.
 Ribeirão da Aldeinha, 49, 50, 51, 56.
 Ribeirão du roi de Fès, 51, 53.
 Rochinha, 15, 39, 53, 56.
 Ruiz do Couto (Salvador), 26.

 Safi, 6, 7, 36, 57, 67.
 Santiago (bastion), 24, 62, 63, 64.

 Santo António (bastion et chapelle de), 24.
 São Pedro (bastion), 24, 62, 63, 64.
 São Sebastião (bastion), 24, 62, 63.
sargento mór, 71.
 Sébastien, roi de Portugal, 26.
segurar, 13.
seguro, 13.
 Serrão (bastion do), 24.
 Sidj Ami, 15, 38, 56.
 Sidi Ganem, 54.
silada, voir *cilada*.
 Socorro (Santo António do), 24.
 Spartel (Gap), 70.

 Tanger, 2, 5, 8 à 12, 15, 27, 39, 40, 49, 50, 68 sq.
 Tarifa, 5.
tazarte, 27.
 Teles da Silva (Braz), 2.
 Temesna, 35.
 Tequenim, 34, 50, 51, 53.
terço, 13.
 Terre (porte de), 24.
 Tite, 49, 51, 56.
 Torre (a), 54, 56.
 Trahison (porte de la —, à Tanger), 70.
 Tranqueira Nova, 39.

 Valence (Espagne), 4.
vedor das obras, 20, 76.
vedor geral, 77.
 Vergers (secteur du territoire de Tanger), 73.
 Vieira (aldée de), 36, 49, 54.
 Vieira (Fernão), 36.

 Xarfe (secteur du territoire de Tanger), 73.
 Xarquía, 35.

 Yahia ben Abdallah, 6.

 Zidân (Moulay), 6, 7.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION.	I
Description de la forteresse de Mazagan.	19
Observations... sur la manière dont il faut faire la guerre à Mazagan. . . .	29
Appendice I. Corrections à l'édition Pimenta.	61
— II. Extrait de la <i>Historia do cerco de Mazagão</i> d'Agostinho de Gavy de Mendonça (1607).	62
— III. Extrait des <i>Voyages</i> de Jean Mocquet (1617).	64
— IV. Descriptions de Mazagan au XVIII ^e siècle.	66
— V. Extrait de l' <i>Historia de Tangere</i> de D. Fernando de Meneses.	68
— VI. Un <i>regimento</i> de la place de Mazagan à la fin du XVII ^e siècle.	75
INDEX ALPHABÉTIQUE.	79

